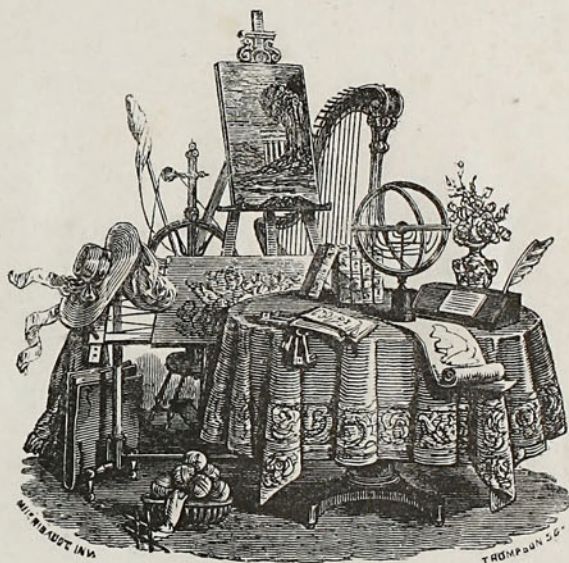


JOURNAL
DES
DEMOISELLES.



SEIZIÈME ANNÉE.

093700 999

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

—
1848.

Hassan-le Célèste



N^o des Deuxièmes, 15^e année
Hassan-le Célèste est parti pour sa vraie patrie, il n'attend donc aucun plus rien du sultan Mahmoud !
 Shaloud après l'heure
 Dep. Lemoine à Paris

JOURNAL DES DEMOISELLES.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

TREIZIÈME ARTICLE.

RÉVOLUTION. — 1789-1794.

Au commencement de 1789, de fières amazones couraient aux Champs-Élysées en redingote et en chapeau noir, une canne ou une cravache à la main. Les dames poussèrent l'imitation du costume masculin jusqu'à lier leurs cheveux en *Cadogan* (1), à porter des montres, des breloques, des redingotes longues à triples collets. La simplicité fut plus grande que jamais après la prise de la Bastille. Les hommes les plus prétentieux se contentaient d'habits de drap cannelé ou moucheté, avec une doublure disparate ; ainsi quand le dessus était rouge, ou blanc, ou jaune, la doublure était noire, verte, ou bleu-de-ciel. Le costume des députés était entièrement noir. On décorait les chapeaux en *pain de sucre* d'une cocarde et de faveurs tricolo-

res. Les boucles des souliers, rondes, carrées, triangulaires, aux *petits pages*, à la *Bastille*, au *tiers-état*, se faisaient en argent guilloché. Les souliers à talon disparurent, et l'épée fut définitivement supprimée. Les dames renoncèrent aux robes décolletées, ou ne les portèrent qu'avec des mouchoirs. Des innombrables bonnets d'autrefois, il ne resta que les bonnets à la *notable* ; les bonnets à la *grande prêtresse*, en gaze, et ceints d'un large ruban ; les bonnets à la *pierrot*, chamarrés de dentelles, et les bonnets à la *laitière*, qui se plaçaient horizontalement sur la partie postérieure de la tête.

La réaction contre le luxe fut plus grande encore sous la république. Robespierre seul osa conserver la poudre, proscrite comme un signe de royalisme. En 1793, la parure des hommes consistait en tricornes dits *chapeaux à la suisse* ; cheveux plats en *chien canard* ; cravate nouée négligemment ; gilets rayés, à revers, dits à la *Robespierre*,

(1) Nom d'un Anglais.

redingotes longues, brunes, ou vert-bouteille; culottes de daim, collantes, ou pantalons flottants; bottes à revers jaunes; souliers plats, ou sabots.

Les *enragés* se coiffaient de bonnets de police à longue queue rabattue sur l'oreille, ou de bonnets phrygiens, que les élégants enjolivaient parfois de broderies d'or ou d'argent. La *carmagnole*, veste ronde des ouvriers, qui devait naturellement primer dans un grand mouvement populaire, est un habillement de la plus haute antiquité, car on le voit sur le dos d'un mime, dans la collection de vases étrusques de sir William Hamilton.

Des bonnets appelés *baigneuses* portant la cocarde tricolore, de simples chignons, des robes de toile de Jouy, telle était la toilette des dames républicaines. Ne croyez pas toutefois, mesdemoiselles, qu'au milieu du bouleversement de la société, les modes eussent perdu leur empire. Nous trouvons dans le numéro 58 du *Journal de Paris*, en date du 19 octobre 1793, une longue annonce de la citoyenne Raspal, ci-devant Teillard, demeurant au Palais, ci-devant Royal, galerie ci-devant Beaujolais, au *Pavillon d'Or*,

n° 41, du côté de la rue ci-devant Richelieu. Elle offre aux dames des robes en *pékin velouté et lacté, en raz de soie africain, en chinoise satinée, etc.* Sur une liste figurent, avec des accolades marginales, les *caracos à la Nina, à la sultane, à la cavalière; les robes rondes à la persanne, les chemises à la prêtresse, les ceintures à la Junon, à la renommée, les robes à la Psyché, à la ménagère, à la turque, en lévites, au lever de Vénus, l'habillement à la républicaine.* « Ce vêtement, dit la *Réclame*, enveloppe entièrement, prend la taille avec une grâce parfaite, et, clôt par devant avec des boutons. Une ceinture à la romaine le noue sur le côté; il est d'une tournure délicieuse. » A l'heure où la citoyenne Raspal formulait son prospectus en style anacréontique, un million d'hommes marchaient aux frontières; la guerre civile éclatait en Vendée, en Normandie, dans le Midi; les girondins allaient périr, les prisons de Paris renfermaient deux mille neuf cent soixante-quinze détenus, et le tribunal révolutionnaire avait déjà envoyé cent douze condamnés à l'échafaud.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse, par M^{me} la comtesse Drohojowska, née Simon de Latreiche, faisant suite au cours d'histoire par M. Lamé Fleury et adapté aux cours d'éducation de M. Lévi Alvarès. Chez A. Allouard, libraire-éditeur, rue de Seine Saint-Germain, n° 10.

« Si vous ouvrez un atlas, à la carte d'Afrique, votre œil, en suivant les côtes méridionales de la Méditerranée, embrassera de suite le territoire d'Alger entre la régence de Tunis à l'est et l'empire du Maroc à l'ouest; vous verrez aussi qu'il est

divisé en trois provinces, celle d'Alger au milieu, celle de Constantine à droite, et celle d'Oran à gauche.

On vous a dit, en vous parlant géographie, que les montagnes d'Europe se rattachent à celles d'Afrique par un enchaînement sous-marin, et sont ainsi réunies à celles de l'Atlas. Cette chaîne de l'Atlas traverse l'Algérie dans toute sa largeur, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, de sorte que, lorsqu'on est sur le littoral et qu'on veut pénétrer dans l'intérieur, il faut absolument franchir ces hautes montagnes presque impraticables pour les indigènes eux-mêmes,

si ce n'est à quelques endroits où la nature a ménagé des défilés étroits, dangereux, qu'on appelle Portes-de-fer, non que ce soient des portes véritables, mais parce que les habitants se croyaient aussi bien gardés que s'il y en avait réellement. En effet, il serait plus facile de renverser des fortifications élevées par les mains des hommes que celles élevées par les mains de Dieu. Mais comme il n'y a rien d'impossible aux Français, en 1839, nos soldats, ayant à leur tête le maréchal Vallée et le duc d'Orléans, ont franchi les Portes-de-fer.

En France, nos fleuves et nos rivières sont navigables en tous temps et permettent aux bâtiments de venir de nos ports de mer jusque dans l'intérieur des terres. En Afrique, il n'en est pas ainsi; les nombreux cours d'eau, larges, profonds et rapides du mois de novembre au mois de mars, époque où il pleut très-fréquemment, diminuent pendant l'été, et insensiblement laissent leur lit à sec; on attribue cet effet à l'action du soleil qui est très-ardent. Ce manque de communication rendrait le transport des récoltes et des marchandises plus difficile et plus coûteux qu'en Europe, si les Africains ne trouvaient dans leurs chameaux une grande ressource. Ces animaux, qui ne peuvent être employés comme bêtes de trait, n'ont pas de pareils pour le transport des voyageurs et des marchandises. Voulant peindre leur excessive vitesse, les Arabes ont coutume de dire que ceux qui les montent n'ont pas le temps de se saluer quand ils se rencontrent. Outre le chameau, l'Algérie possède d'excellents chevaux, dont les Romains faisaient un grand cas, et qu'ils désignaient sous le nom de chevaux numides; leur rapidité ne peut être comparée qu'à leur vigueur. On voit aussi en Afrique tous les animaux de l'Europe; de plus, le lion, le tigre, la hyène, la panthère et le chacal, qui, comme vous le savez, appartiennent à la famille des carnivores, et sont féroces et redoutables surtout quand la faim les presse.

L'Algérie est une terre admirable de fécondité; le climat y est superbe, pas trop brûlant, tempéré, en certains lieux, par d'abondantes rosées qui, suppléent au manque de pluie, et en d'autres, par des brises périodiques. Le sol y est si fertile, que pendant la domination romaine, ce pays et celui de Tunis étaient appelés le grenier de Rome. De plus, il accueille toute plante européenne, qui acquiert, dès qu'elle lui est confiée, un développement admirable. Parmi les arbres et les arbustes qui y croissent naturellement et s'y propagent sans culture, je vous citerai les myrtes, les lauriers-roses, les cactus, le jujubier, la vigne, le citronnier, l'oranger, le grenadier. Cependant la richesse de ce sol n'est pas toute étalée à la vue; les entrailles de la terre y recèlent des mines fécondes et de très-beaux marbres; on y trouve des pierres précieuses, et même des diamants.

L'incertitude et l'obscurité qui enveloppent le commencement de l'histoire de tous les peuples, règne principalement sur les habitants primitifs de ce pays; voici ce que l'on en sait de plus probable. Les Libyens et les Gétules, réunion d'hommes de races diverses: nègres, blancs et olivâtres, tous barbares et à demi sauvages, habitaient le nord de l'Afrique, dix-sept cents ans avant Jésus-Christ. On prétend qu'à la suite d'Hercule, des Mèdes, des Perses, des Arméniens vinrent se fixer en ce pays, et s'alliant aux Libyens, donnèrent naissance à cette grande race de Maures qui allèrent longtemps après s'établir en Espagne, et qui même vinrent jusqu'en France. Quant aux Gétules, ils repoussèrent toute alliance, se confinèrent dans les vallées de l'Atlas, où ils se formèrent en tribus; ce sont les Berbères ou Barbares, d'où vient le nom d'États barbaresques donné à l'Afrique septentrionale. Enfin, un nouveau flot d'émigrants vint se joindre aux Libyens, aux Mèdes, aux Perses et aux Arméniens; ce furent les peuples de Chanaan fuyant devant les armées victorieuses de Josué, lorsqu'il in-

traduisit les Hébreux dans la Terre promise. Et, en effet, des traditions arabes désignent certaines tribus comme descendant les unes des Chananéens, les autres des Amalécites.

De ces divers éléments sont résultés deux races distinctes qui depuis près de deux mille ans ont vécu l'une près de l'autre sans se mêler ni se confondre ; ce sont les nomades et les sédentaires. L'antiquité les désignait sous la dénomination générale de Numides et de Berbères ; nous les appelons Arabes et Kabâiles. Aucun peuple n'a aussi bien conservé son caractère spécial que les peuples de l'Algérie ; les siècles ont passé sans avoir apporté de modification à leurs mœurs, à leurs habitudes, à leur manière de vivre. Les Kabâiles comme les Gétules primitifs, comme les Berbères, sont agricoles et industriels ; ils vivent en tribus, et ont un amour extrême pour le sol natal ; et ce qui vient à l'appui de l'émigration chananéenne, c'est qu'on retrouve chez eux encore en vigueur le mode de culture en usage dans le pays de Chanaan.

Mais ce sont surtout les Numides qui, sous leur nouveau nom d'Arabes, sont encore ce qu'ils ont toujours été. Ce sont des cavaliers intrépides ; petits, maigres et basanés, le regard vif, la main sûre, montés à poil sur des chevaux infatigables, harcelant l'ennemi et fuyant tout combat. Pasteurs et nomades, ils habitent sous des

tentes qu'ils enlèvent à leur gré pour les dresser plus loin. Tels ils apparaissaient il y a des siècles aux Romains étonnés, tels, en 1830, ils se montrèrent à notre armée, tels maintenant ils sont encore, tant est grande l'immobilité de ces peuples.

En Afrique, vous verrez les dominations étrangères se succéder et disparaître et les peuples vaincus leur survivre à toutes. Ceci s'explique : dans d'autres pays, les populations primitives ont disparu, parce que, vaincues, elles s'étaient mêlées aux vainqueurs ; ici elles s'en sont constamment isolées, et ont ainsi conservé intactes leurs traditions et leurs mœurs, tandis que les différentes dominations sont tombées n'ayant pu fonder des bases solides.

Les croyances religieuses semblent avoir été les mêmes pour tous les peuples de l'Afrique septentrionale ; ils adoraient le soleil, la lune et tous les astres ; un feu perpétuel et sacré était entretenu avec soin dans des espèces de temples, et ils offraient en sacrifice à leurs divinités des victimes humaines.

Le livre de M^{me} Drohojowska est écrit d'une manière simple et claire ; nous vous le recommandons, mesdemoiselles ; car ces peuples, maintenant sous la domination française, doivent exciter en vous un double intérêt, comme Arabes ou Kabâiles, et comme Français.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE INFANT YEAR.

Ding dong! ding dong! the year is old,
The midnight bells repeat the sound;
The dying year its tale hath told —
Another comes to claim the ground!

Infant of promise, and of hope!
Small atom of eternity!
What mind, how vast soe'er its scope,
Can predict of the destiny?

Wrapt in a mystic veil to all
Thy reign begins; millions await
The future! Past things tott'ring fall; —
Fortune holds out more tempting bait.

And man would grasp with eager hand
The coveted awards : to sigh,
When once attained, o'er dross and sand!
Fresh bubbles rise, — his heart beats high.

Such is our nature! on we press,
Grasping at shadows; pleased with each
New vision; — *near*, they're valued less :
We covet all beyond our reach! —

Kneel, kneel, ye nations! rest one hour;
From earthly toil your spirits tear,
And raise a hymn of thrilling power,
To crave a blessing on this year! —

Britons! your banner widely spreads —
Your fame is known to other lands!
Oh, conquerors! bow your laureled heads,
And clasp, in prayer, your victor hands! —

Children of science! ye who tell
Deep truths to all! Ye master minds,
That weave o'er men a mighty spell,
List to the warning on the winds!

This unit hour alone is yours!
Oh, dedicate it to your God :
The intellect that onward lures
Is held from him, — not from this sod!

LA JEUNE ANNÉE.

Din, don! din, don! l'année est vieille, les
cloches sonnent minuit; l'année mourante a dit
son dernier adieu. Une autre année vient pren-
dre possession de la terre.

Enfant de promesse et d'espoir! petit atome
de l'éternité! quel esprit, si étendu qu'il soit,
peut prédire ta destinée?

Enveloppé d'un voile mystérieux, ton règne
commence; des millions d'êtres attendent! Le
passé est tombé en chancelant, l'avenir pré-
sente un appât plus tentateur.

Et l'homme, d'une main avide, voudrait saisir
les décisions de cet avenir; pour se plaindre,
dès qu'il les aura atteintes, à travers l'écume
et le sable des mers. Surgisse du nouveau, si in-
signifiant qu'il soit, son cœur battra plus vite.

Telle est notre nature! Attirés par chaque
vision, nous nous empressons pour saisir des
ombres, qui de près s'évanouissent; et nous
convoitons tout ce qui est hors de notre portée!

A genoux, à genoux, peuples! une heure de
repos! détachez vos esprits des bruits de la terre,
et entonnez un hymne frémissant d'espérance
pour implorer les bénédictions du ciel sur cette
année!

Bretons! votre bannière s'étend au loin.
Votre nom est fameux sur la terre étrangère!
O, conquérants! courbez vos têtes couronnées
de lauriers, et unissez pour la prière vos mains
victorieuses!

Enfants de la science! vous qui découvrez à
tous les profondes vérités! Vous, esprits maîtres,
qui étendez sur les hommes votre charme puis-
sant, prêtez l'oreille aux avertissements que le
vent vous apporte.

Cette heure seule vous appartient! oh! con-
sacrez-la à votre Dieu; l'intelligence qui vous
fait marcher en avant vient de lui, non de cette
terre!

Poet ! oh, join thy silver voice,
So used to sadness ; child of night,
And lone deep thought ; for thee the choice
Of Nature's melody most bright :

Strike now thy harp's soul-speaking strings,
With grateful heart and holy fear ;
Let Fancy heavenward stretch her wings,
And earth a joyous carol hear !—

Let ev'ry soul of ev'ry creed
Unite in prayer ; for rich, for poor ;
That Heaven may still the needy feed,
And blessings guard the rich man's store.

Children of penury and toil,
Earning your pittance small, with dread :
Ye humble tillers of the soil ;
Ye thousands wailing now for bread :

A day is dawning 'neath those clouds
Of brighter promise ; raise your eyes—
What though a mist the dark earth shrouds,
Your Father watches from the skies !—

Ye who have clung to joys now flown
For ever ! — drooping now, and drear,
Sad mourners ! Light above is shown,
A halo for the new born year ! —

The child whose soul doth still repose
In helplessness ; nor yet awake
To the deep thought that manhood knows—
Mother, to God thy darling take ! —

Maiden, thy lip doth speak a name
Of all things dearest, still most dear :
'Twas Nature's voice that, murmuring, came
To bid thee breathe it *first* this year.*

Affection's holy ties were given
In mercy : kiss the silken chords ;
Thy heart is off'ring up to Heaven
Thanks all too deep for earthly words.

Sing, sing in concert, — sing in love !
Let holy incense fill the air !
Join each bright cherub choir above,
To welcome in the infant year !

ELIZABETH CAREY M'CREA.

Poëte ! ô joins à leur voix ta voix mélancolique ; enfant de la nuit, esprit aux pensées profondes, toi qui préfères la mélodie de la nature, comme la plus brillante ;

Fais vibrer avec un cœur reconnaissant et une sainte frayeur les cordes de la harpe qui parle à l'âme ; que ton imagination déploie ses ailes célestes, et que la terre entende un chant joyeux !

Que toutes les âmes s'unissent pour la prière : riche ou pauvre, quelle que soit sa croyance, afin que le ciel donne à celui qui a besoin, et protège celui qui a l'abondance.

Enfants de la misère et de la peine, vous qui craignez de ne pas gagner votre faible pitance ; vous, humbles laboureurs de la terre ; vous tous, milliers d'hommes qui vous lamentez pour votre pain :

Un jour va poindre derrière ces nuages, jour plus beau, quoiqu'il enveloppe la terre d'un noir brouillard, jour de promesse ; levez les yeux, *Votre Père* veille du haut des cieux !

Vous qui vous êtes attachés à des joies désormais envolées pour toujours !... pauvres affligés, maintenant abattus ! mais la lumière se montre en haut, couronne lumineuse de l'année qui vient de naître... Soyez consolés !

Mère, l'âme de ton enfant repose encore ; elle ne peut rien par elle-même, et ne s'est point encore éveillée aux pensers profonds de l'homme arrivé à l'âge mûr... Mère, présente à Dieu ton enfant chéri.

Jeune vierge, tes lèvres murmurent un nom, le plus cher entre toutes les choses les plus chères à ton cœur, celui de ton fiancé ; c'est la voix de la nature qui est venue te dire tout bas de le prononcer pour la *première fois* cette année.

Les liens d'affection ont été donnés par Dieu dans sa miséricorde ; baise en silence les cordes de soie de ta harpe ; ton cœur offre au ciel des actions de grâces trop profondément senties pour les exprimer par des paroles terrestres.

Chantez, chantez en chœur ! chantez un chant d'amour ! que l'encens sacré remplisse l'air, et joignez-vous au concert des chérubins pour saluer la bienvenue de la jeune année.

HASSAN LE CÉLESTE

OU

L'HOMÈRE PERSAN.

I.

Par une belle journée de la fin du ramazan (1), un jeune homme, pauvrement vêtu, mais d'une physionomie noble et fortement caractérisée, traversait les rues encore inachevées de Gazna, cette ville nouvelle qui venait de surgir dans les plaines de Zablestan, à la voix toute-puissante de Mahmoud.

Il gravit l'escalier de marbre rouge qui conduisait à la grande porte du palais, et s'approchant des archers turcs dont les cuirasses écaillées étincelaient sur la plate-forme :

« O vous, dit-il d'une voix assurée, vous qui veillez devant le trône de Mahmoud, comme les anges devant celui de Dieu, laissez-moi franchir ce seuil sacré, car je viens de loin pour voir face à face votre maître et celui du monde !

— Qui es-tu, fils d'esclave, pour contempler dans son radieux séjour le favori d'Allah, Mahmoud, fils de Sebec-Tighin ?

— Qu'importe ? le soleil ne se laisse-t-il pas contempler dans sa gloire par l'insecte qui rampe sur le sable ?

— Retire-toi, téméraire, retire-toi ; car notre soleil t'anéantirait d'un de ses rayons ! »

Le jeune homme pencha la tête, et s'éloigna en longeant les hauts pavillons du palais.

Il s'avança vers une autre porte où se tenaient des esclaves noirs :

« La paix soit avec vous ! leur dit-il d'un accent plus timide que la première fois. Ne repoussez pas un voyageur venu de Thous, la ville lointaine, pour frapper la terre de son front devant le très-auguste vizir de Mahmoud.

— Arrière, mendiant étranger, arrière ! tu saliras de ton front la poussière de ses pieds !... »

Il se présenta en hésitant à une troisième entrée, au delà de laquelle s'apercevaient des bouquets de platanes, de grands palmiers et de buissons de roses : il sollicita d'une voix plus tremblante et plus humble encore la faveur d'être admis près de l'intendant des jardins royaux.

« Va-t'en, chien ! » lui dirent les bostangis. Et avec de grandes menaces, ils le chassèrent plus rudement que les autres.

Quand il eut ainsi frappé en vain aux douze portes du palais, il se détourna, et alla s'asseoir en silence sur une pierre.

Les premières étoiles brillaient dans le ciel ; c'était l'heure où les fidèles musulmans rompent le jeûne du ramazan ; partout les lumières éclairaient les vitraux colorés des kiosques, partout retentissaient les bruits joyeux des festins.

Mais le jeune étranger restait là, isolé dans toute cette joie, et son cœur était triste.

Il leva par hasard les yeux au-dessus de lui, et vit sur une terrasse fleurie trois hommes qui fumaient et prenaient des scherbets, assis sur des coussins de soie. Leur teint était rubicond, leur figure grave, leurs barbes noires, lisses et taillées en

(1) Le carême des mahométans.

pointe ; ils portaient des turbans d'une grande ampleur et de riches habits.

Le jeune homme réfléchit un moment et parut se décider, non sans peine ; c'était une dernière et faible espérance, à laquelle se rattachait un dernier effort qu'il allait tenter.

Il poussa une porte entr'ouverte, et parvint sans obstacle jusqu'aux trois convives.

« Très-illustres seigneurs, leur dit-il d'un ton ému en les saluant avec respect, que toutes les bénédictions du ciel descendent sur vos têtes ! Si j'en juge par la dignité empreinte dans toute votre personne, vous devez être les p'us intimes conseillers de Mahmoud ; pardonnez à un inconnu qui ose s'introduire jusqu'à vous pour implorer votre généreuse protection.

— Nous sommes les poètes du souverain sultan, et non point ses conseillers : nous sommes les poètes chargés de mettre en vers les annales héroïques de cette terre de Perse, depuis le commencement des temps.

— Louange donc à vous ! s'écria le jeune étranger, hommes aux paroles d'or ; car votre renommée a éveillé mon âme dans ma lointaine patrie. Ne me bannissez pas des lieux fortunés où resplendit votre présence.

— Écartons cet importun qui veut s'introduire ainsi dans notre compagnie, se dirent-ils en s'entre-regardant. Sachez, ô jeune homme, ajoutèrent-ils en s'adressant à l'étranger, que nous ne faisons société qu'avec des poètes, car nous nous sommes juré, au nom du prophète, de ne nous entretenir qu'en vers qui riment entre eux.

— Et ne me sera-t-il pas permis, hommes sublimes, de prendre part, suivant ma puissance, à votre entretien ? »

Ils se regardèrent encore, et sourirent ironiquement.

« Nous parlions tout à l'heure d'une beauté qui fait l'orgueil de Gazna. Écoutez donc, et répondez à votre tour, ainsi que chacun de nous va le faire. Je commence.

— L'astre du soir pâlit devant son beau visage.
— Son teint passe en éclat les roses du bocage ;
— Ses yeux font dans les cœurs un plus cruel ravage
— Que la lance de Kiw dans les champs du carnage !

répliqua sur-le-champ l'inconnu.

Les poètes demeurèrent frappés de surprise.

« Apprenez-nous ce que c'est que Kiw et sa lance, afin que nous sachions si votre allusion est aussi juste que votre réponse a été prompte.

— Mes glorieux maîtres veulent éprouver sans doute leur serviteur ? ils connaissent avant que je fusse né les exploits de Kiw, ce champion dont la lance terrible sauva l'armée persane dans la fatale journée de Peschen.

— Quel est donc, se dirent-ils, ce jeune homme sans barbe qui improvise aussi bien que nous, et qui sait l'histoire mieux que nous qui la faisons ? »

Et la jalousie enfonce ses aiguillons dans leur sein, mais leur visage resta calme et souriant.

Ils le firent asseoir au milieu d'eux ; ils l'enivrèrent de louanges, et lui promirent de le faire entrer comme eux dans les bonnes grâces de leur seigneur.

Aussi, quand l'inconnu s'en alla, son cœur était léger et ses yeux brillants comme s'il eût vu l'oiseau de paradis arrondir autour de sa tête les cercles de son vol prophétique (1).

Il revint le lendemain ; mais les esclaves lui refusèrent la porte : il passa sous la terrasse, et vit encore les trois poètes assis sous les lilas en fleurs ; mais ils détournèrent la tête, et ne le reconnurent pas.

Après une lune (2) entière d'un séjour inutile dans la ville royale, le jeune homme, l'âme accablée par la ruine de toutes ses espérances, se résolut de quitter cette cité inhospitalière.

(1) Présage de bonheur chez les Orientaux.

(2) Un mois. Les Orientaux divisent l'année en mois lunaires.

Avant de partir, il entra dans une mosquée afin de prier ; mais il oublia bientôt la prière pour ne songer qu'à son malheur.

« Ainsi, murmurait-il, au premier pas dans ma carrière, je tombe pour ne plus me relever !... Ainsi, mes pensées d'avenir étaient des rêves insensés !... Ces voix qui m'appelaient dans mes nuits solitaires, c'étaient celles des esprits de mensonge !... Mon génie lui-même n'était qu'une illusion !... Mon génie ?... ah ! pourtant je le sens encore qui fermente indigné dans mon sein... »

Le lieu où il se trouvait, les hommes qui l'entouraient avaient disparu pour lui ; son front large et pur s'était relevé, ses paroles retentissaient sous la voûte, ses plaintes se modulaient d'elles-mêmes au rythme de la poésie.

C'étaient des vers sublimes qui s'échappaient de sa bouche presque à son insu.

Il tressaillit en sentant une main toucher son épaule, et ce brusque contact le fit retomber de son extase dans le monde réel.

Il se retourna, l'œil encore troublé et hagard, et vit un vieillard au visage grave et bienveillant, à la pelisse garnie de riches fourrures.

« Pardon, s'écria le jeune homme, si la voix de mes douleurs a troublé ce saint temple où ne doit s'élever que la voix de la prière !... Mon esprit ne subissait plus les lois de ma volonté, et j'étais comme ceux qu'Allah prive de la raison.

— Quelles sont-elles ces infortunes qui ont brisé si tôt votre jeune essor ? Confiez-vous à moi ; il est bon au malheur de verser ses tristes secrets dans l'oreille que lui ouvre la compassion. »

Encouragé par cet accueil, il raconta les visions confuses et brillantes qui planaient sur lui, tandis qu'il conduisait la charrue, pauvre laboureur, dans le petit champ de ses pères ; il dit comment le renom des poètes du sultan Mahmoud, et l'ordre à eux donné par ce grand prince de célébrer les gloires antiques de la Perse,

étaient venus au fond de sa solitude lui révéler sa haute vocation.

« Alors, poursuivit-il, je détalai mes bœufs ; je laissai le sillon commencé, et je partis pour demander à Mahmoud de célébrer aussi les héros de la terre d'Iran ; mais, au but où l'homme croit voir de loin honneur et fortune, il trouve, en approchant, misère et déception.... Et je m'en retourne mourir où sont les tombes de mes aïeux.

— Vous ne partirez pas aujourd'hui, jeune étranger ; vous viendrez vous placer près de ce pilier à l'heure de la prière du soir... j'y serai ! Vous m'avez entendu ?

— Entendre, c'est obéir ! » répondit presque involontairement le poète.

L'homme à la pelisse fourrée avait déjà disparu.

Le voyageur revint à l'heure indiquée, bien que son cœur aigri ne se fût point ouvert à l'espérance, et à peine s'il jeta un regard sur la colonne de marbre, presque sûr qu'il était de n'y voir que des faces inconnues....

Il se trompait ! son interlocuteur avait été fidèle au rendez-vous.

Il lui fit signe de le suivre en silence.

Ils traversèrent de la sorte une partie de la ville, puis ils s'arrêtèrent devant une des douze portes où le poète s'était naguère présenté en vain.

Elle s'ouvrit devant eux, et ils furent introduits dans un kiosque isolé, à l'une des extrémités des jardins royaux.

Sur un magnifique tapis se tenait assis un seigneur de bonne mine. Son costume était simple ; seulement, à son turban lui-sait une perle d'une grosseur extraordinaire.

Le compagnon du jeune laboureur salua ce seigneur en croisant humblement les mains sur sa poitrine.

« Vous êtes poète, dit au laboureur le seigneur au riche turban, et l'on vous a repoussé parce que vous êtes pauvre. Honte à qui repousse le rossignol parce que son plumage est gris et terne ! Mais, ajouta-

t-il, pour que le rossignol soit reconnu et honoré des hommes, il faut qu'il fasse entendre sa voix mélodieuse ! Chantez-moi un chant des guerres d'Iran contre Touran, des Perses contre les Tartares. »

Le poète commença d'une voix émue : elle devint peu à peu aussi sonore que celle d'Israfil, l'ange qui préside aux concerts du ciel.

Le seigneur à la brillante perle l'écouta d'abord dans un profond recueillement ; puis lorsque le chanfre inspiré dépeignit le tumulte de la bataille, le choc des combattants, la fuite des escadrons ennemis, l'enivrement de la victoire, le visage du seigneur s'enflamma d'enthousiasme, ses yeux étincelèrent, des paroles incohérentes s'échappèrent de sa bouche, et la voix du poète avait cessé de faire vibrer les vitraux, qu'il était encore plongé dans son extase.

Puis se levant tout à coup, aussi majestueux que s'il eût été l'un des héros dont on venait de chanter les hauts faits :

« Quel est ton nom ?

— Hassan, de Thous, en Khorassan.

— Eh bien, ton nom, Mahmoud le change en celui de Ferdoussy (1), que tu garderas à l'avenir, car tu feras un paradis de ma cour. Tu ne me quitteras plus ; abandonne tout soin de ta destinée, pour dérouler à toi seul les annales de mon royaume. Je couvrirai d'or toutes les pages de ce *Livre des rois*, et quand tu auras terminé cette œuvre immense, revêtu de la pelisse et de la ceinture d'honneur, tu siègeras entre les premiers de l'empire !

II.

Hassan Ferdoussy se leva du tapis de gazon où il était assis à l'ombre des lilas en fleurs.

Il venait d'écrire le dernier distique du *Livre des rois*.

« Béni soit le nom d'Allah ! dit-il, voici

(1) Ferdoussy, le Céleste.

que j'ai fini mon œuvre après trente années. La belle saison de la vie que les autres hommes consacrent aux plaisirs ou aux soins de l'ambition, je l'ai passée tout entière, comme un prophète de Dieu, face à face avec un génie aux inspirations austères. Mais ce que j'ai fait vivra autant que le divin Coran lui-même, et mon nom ne périra plus. Le grand jour est venu où je dois fermer le *Livre des rois*, et le déposer aux pieds de Mahmoud. Aujourd'hui je siégerai entre les premiers de l'empire ; demain Zénaïb, ma fille chérie, sera l'épouse du jeune Ahmed, le fils du vizir de Gazna, celui qui m'a conduit près du sultan.

Le cœur de la vierge palpitait d'espoir et de bonheur, tandis que ses yeux, plus doux et plus veloutés que le lys bleu de la Perse, se levaient avec reconnaissance vers son père ; car elle avait entendu maintes fois le fils du vizir chanter d'une voix plaintive de tendres *gazzels* sous ses fenêtres, et elle s'était juré que Ahmed aurait son premier et son unique amour.

Le poète fut admis sur-le-champ auprès du monarque, et le glorieux Mahmoud accueillit son hommage avec les paroles de la louange. Le soleil dardait ses rayons de midi lorsque Hassan sortit du palais ; il entra dans une salle de bain pour y passer les heures brûlantes de la journée. Les eaux s'élançaient autour de lui en jets brillants et retombaient dans les bassins de marbre, brisées en mille étincelles. bercé par leur doux murmure, Hassan, s'abandonnait à une vague rêverie ; il songeait aux récompenses promises, au repos environné de splendeur réservé à ses vieux jours. Car il était dans l'âge où la gloire ne suffit plus à remplir toute l'âme du grand homme, où, fatigué du vol de son génie, il a besoin de redescendre parmi les hommes pour y terminer sa carrière mortelle. »

Des pas retentirent sur le pavé de mosaïque.

Il leva la tête, et reconnut un officier de Mahmoud, suivi de trois esclaves qui por-

taient des sacs pesants. Ils étaient tous entrés, et s'avançaient vers Hassan, que celui-ci avait encore les yeux fixés sur la porte.

Il s'attendait à voir paraître derrière eux les envoyés chargés de la pelisse et de la ceinture qui désignent les grands de l'empire... mais personne ne suivait les esclaves.

« Hassan Ferdoussy, dit l'officier, voici ce que vous envoie le maître du monde ! »

Les esclaves déposèrent leur fardeau aux pieds du poète ; l'un des sacs s'entr'ouvrit...

Hassan fronça le sourcil, et regarda d'un air stupéfait rouler sur le tapis, non des pièces d'or, mais des deniers d'argent.

« Est-ce là, dit-il, toute la mission qui vous a été confiée ? et le sultan a-t-il donné d'autres ordres à mon égard à d'autres de ses serviteurs ? »

— C'est là ma mission tout entière, et le sultan n'a pas donné d'autres ordres. »

Il avait dit vrai. Après que Hassan s'était retiré de la présence du sultan de Gazna, Mahmoud s'était tourné vers son vizir :

« Voilà Ferdoussy, lui dit-il, qui a fini son livre ; il est sans doute haletant après le prix de son travail, comme le chamelier après le puits du désert ! Il faut donc lui délivrer aujourd'hui ces soixante mille pièces d'or. »

Le vizir crut lire des regrets sur le visage de son maître ; le vizir était envieux, il voyait avec dépit que son fils épousât la fille d'Hassan.

« Qu'est-ce qu'un poète, seigneur, s'écria-t-il, pour lui accorder une si magnifique récompense ? A-t-il gagné des batailles et conquis des royaumes, pour être revêtu de la pelisse et des habits d'honneur ? Remplira-t-il les vides du trésor, quand on l'aura épuisé pour lui ? Soixante mille pièces d'argent seraient bien suffisantes à payer un poète... quant à présent, et il ne doit point ainsi tarir d'un seul trait, du moins, la source de vos bienfaits. »

Mahmoud avait vieilli depuis le jour où il comprit et salua pour la première fois le grand poète. L'avarice et l'orgueil avaient

desséché son cœur, que n'agitait plus le noble enthousiasme de ses jeunes années... Il avait cédé aux conseils de son vizir.

Quand Ferdoussy eut entendu l'envoyé du sultan, il garda quelque temps le silence.

Puis il fit ouvrir les sacs, donna quinze mille pièces d'argent à l'envoyé, quinze mille au maître des bains, et partagea le reste aux esclaves pour qu'ils rachetassent leur liberté.

Après avoir ainsi disposé du présent du roi, il retourna près de sa fille :

« Lève les yeux vers ton père, ma Zé-naïb, et envisage-le bien longtemps, pour que ses traits ne s'effacent plus de ta mémoire, car tu le vois aujourd'hui pour la dernière fois. »

La jeune vierge poussa un cri d'étonnement et de terreur, et se suspendit des deux bras au cou de son père, comme pour empêcher qu'il ne lui fût ravi.

« Insensé qui se confie dans les promesses des rois, car ils sont tous menteurs et ingrats envers les fils des hommes. Mahmoud m'avait juré de me traiter comme un prince de son empire ; j'ai dormi trente années sur la foi de sa parole, et voici qu'il me traite comme un vieux serviteur, qu'on renvoie du harem, avec un morceau de pain pour ses derniers jours.

« Mais le poète ne retournera point baiser la poussière des pieds de celui qui l'a trompé ; les vils courtisans ne se railleront point de la poésie. Je quitterai ce soir cette ville de malheur ; mais je n'y laisserai pas ma fille sans protecteur, car le jeune Ahmed est un vrai croyant, lui, et il gardera son serment. »

Les joues de la vierge se couvrirent d'une pâleur mortelle ; mais elle répondit d'une voix ferme et assurée :

« Je ne demeurerai pas ici sous une autre protection que celle de mon père. Maudite soit la fille qui laisse son père traîner sa vieillesse isolée sur la terre étrangère, sans adoucir pour lui les douleurs de l'exil ! Si vous me refusez de vous accompagner,

vous ne m'empêcherez pas de vous suivre jusqu'à ce que mes pieds ne puissent plus me porter, et que je tombe épuisée sur la route. »

Ferdoussy refusa d'accepter ce vertueux sacrifice, mais rien ne put ébranler la résolution de la jeune fille. En franchissant le seuil de la maison, elle pensa au désespoir d'Ahmed lorsqu'il apprendrait, le lendemain, la disparition de sa fiancée et la ruine de toutes ses espérances. Son cœur se serra si fort, qu'il lui sembla qu'elle allait mourir..... elle eût regretté la vie à cause de son père..... Ce fut son seul instant de faiblesse; puis elle sortit des murs de Gazna sans tourner la tête en arrière.

III.

Ferdoussy et sa fille se retirèrent à la cour du khalife de Bagdag; mais l'injuste Mahmoud étendit son bras jusque dans cette contrée lointaine pour les persécuter, car le poète, écoutant plus l'indignation que la prudence, avait laissé pour adieux au monarque une satire sanglante :

« Quelle est donc la vertu de Mahmoud, ce prince dont le cœur est fermé à la générosité ?

» Le fils d'un esclave, placé sur le trône, décecle tôt ou tard sa vile origine (1).

» Si tu étais né pour l'empire, tu m'eusses posé une couronne sur la tête;

» Mais né dans la bassesse, tu ne sais pas te conduire avec dignité.

» En vain on planterait dans le paradis un arbre aux fruits amers,

» En vain on l'arroserait avec du miel et du lait,

» Sa sève serait toujours la même,

» Et malgré tous ces soins, il ne produirait que des fruits amers. »

Pendant cinq ans, le plus grand poète qu'ait jamais enfanté l'Asie musulmane

erra dans l'abandon et l'indigence, sans autres consolations que celles dont Dieu a caché les trésors dans le cœur d'une fille dévouée. Les jeunes affections de Zénaïb, brisées par sa propre volonté, s'étaient reportées uniquement sur Hassan; elle se sentait presque heureuse quand, le soir, assise dans les galeries hospitalières d'un khan (1), elle essayait la sueur du front de son père et sa barbe vénérable.

Un jour que le sultan Mahmoud, était à la chasse, il s'égara dans les montagnes, suivi seulement du fils du vizir.

Après avoir longtemps cherché à retrouver leurs compagnons, ils mirent pied à terre pour se reposer au bord d'un petit lac entouré de collines aux magnifiques ombrages. Alors Ahmed, cédant aux pensées que lui inspirait l'aspect de ces lieux, récita d'une voix mélancolique des vers incomparables sur les beautés que Dieu a départies à la nature et au désert.

Le sultan, ému et pensif, s'enquit avec empressement du nom de leur auteur.

Ahmed se troubla d'abord, puis un éclair d'espérance parut dans son regard.

« Hélas! seigneur, ces vers sont l'ouvrage d'un malheureux, à qui le soleil de votre faveur a retiré sa lumière... ils sont d'Hassan Ferdoussy. »

La rougeur monta au visage du sultan, et il détourna les yeux, mais ce ne fut pas de colère. Le repentir était entré dans son âme : il se rappelait maintenant que ses torts avaient précédé ceux du poète; il comprenait que la postérité ne verrait dans l'offense de celui-ci que l'injustice du monarque. Il monta à cheval sans répondre, et ne prononça pas une parole jusqu'à ce qu'il eût rejoint son escorte.

Mais la nuit, il fit appeler le fils du vizir.

« Je voudrais, lui dit-il, pour une province de mes conquêtes de l'Inde, savoir où vit présentement Hassan Ferdoussy.

— Eh quoi! mon sultan n'a-t-il point

(1) Mahmoud était fils d'un esclave.

(1) Hôtellerie persane.

pardonné à celui qu'a trop châtié le banissement de son auguste présence ?

— J'ai pardonné; car ma cour est pareille à un corps privé de son âme, depuis le départ d'Hassan, et si je souhaite découvrir le lieu de sa retraite, c'est pour lui envoyer, avec l'ordre de son rappel, la récompense jadis attendue en vain.

— Sur mon âme, seigneur, et sur votre glorieuse vie, je jure de ne pas reposer deux nuits sous le même toit que je n'aie retrouvé Hassan Ferdoussy ! »

Le fils du vizir partit le lendemain avec des chameaux chargés de présents pour le père et une litière vide pour la fille.

Bien que nul indice assuré ne pût guider ses pas, un sentiment impérieux comme un instinct l'entraîna vers la terre natale du poète, vers Thous, en Khorassan. Une voix intérieure et sympathique lui criait que le poète aurait sans doute voulu ensevelir ses derniers jours dans sa patrie.

En vain la renommée avait-elle fait retentir dans toute la contrée le pardon du sultan et le rappel du poète, le fils du vizir n'avait aucune nouvelle de Ferdoussy.

Ahmed erra plusieurs jours dans la ville, cherchant ceux dont il eût acheté la découverte au prix de tout son sang.

Un matin que, rempli de tristesse et l'âme abattue par un profond découragement, Ahmed venait d'ordonner à ses chameliers de s'apprêter au départ, un homme de la ville, instruit de ses recherches, se fit introduire près de lui et lui apprit qu'à l'extrémité d'un faubourg, dans une petite maison de pauvre apparence, vivaient obscurément, depuis peu de mois, un vieillard et une jeune fille.

Ahmed se leva impétueusement : le portrait de ces deux personnages, la date de leur arrivée, les vers harmonieux qu'on leur entendait parfois réciter, tout l'assurait qu'il touchait enfin au but de son voyage. Il vola au lieu indiqué, et se sentit

prêt à défaillir quand son guide lui montra de loin la demeure de Zénaïb.

Un groupe assez nombreux était assemblé devant la porte; Ahmed s'avance : il n'a distingué dans cette foule que la taille svelte d'une jeune fille dont le visage est couvert d'un long voile.

« Zénaïb ! » s'écrie-t-il.

La jeune fille tressaille, et son voile écarté laisse voir ses joues pâles et ses yeux obscurcis par les larmes.

« Ma Zénaïb ! nos jours de deuil sont finis; rends-moi ton amour, comme le sultan rend sa faveur à ton père ! A nous le bonheur, à lui la gloire et les hommages de la cour de Gazna !... »

— Il est trop tard ! répondit la jeune fille. Et son doigt lui désigna les crêpes noirs qui couvraient un cercueil.

— Il est trop tard ! répéta-t-elle; et ses prunelles rayonnèrent à travers ses pleurs. Hassan le Céleste est parti pour sa vraie patrie... Mon père n'attend et ne craint plus rien du sultan Mahmoud ! »

Ahmed mêla ses larmes à celles de Zénaïb, et l'aïda dans les derniers devoirs que réclamaient les restes mortels du poète; puis il partit pour Gazna, où il alla rendre compte au sultan du triste résultat de sa mission.

Mahmoud, depuis ce jour, demeura triste et mécontent : il avait commis une injustice qu'il n'avait pu réparer... Cependant, lorsque les premiers temps de la douleurs de Zénaïb furent écoulés, il envoya des esclaves fidèles à Thous, chargés de riches présents pour la fille d'Hassan, avec prière de revenir à Gazna, où l'attendaient un époux et tous les honneurs que méritait la fille du poète... Zénaïb, touchée du repentir du sultan, lui pardonna au nom d'Hassan le Céleste.

HENRI MARTIN.

CE QUE L'ON DIT ET CE QUE L'ON PENSE.

NOUVELLE.

J'étais logée à Mayence, dans un des faubourgs de la ville, dont les rues étaient bordées de beaux hôtels situés entre cour et jardin. Celui qui faisait face au mien, et dont le parc se prolongeait à ma droite dans la direction du couchant, était habité par un ancien major d'infanterie, M. de Reinsberg, vieillard à cheveux blancs, d'une belle et imposante physionomie, riche d'ailleurs, et d'une famille justement considérée. Je le rencontrais de temps en temps à la promenade, donnant le bras à une jeune personne charmante, qu'on me dit être sa petite-fille. Bientôt après, le hasard me fit découvrir dans le major de Reinsberg un ancien ami de feu ma tante la chanoinesse. Cette circonstance amena de ma part une visite qui me fut rendue; à partir de ce moment, la conformité de nos goûts et de nos humeurs nous rapprocha, si bien, que pendant quinze grands mois que des affaires, assez embrouillées par les gens de loi, me forcèrent de passer à Mayence, moi étrangère et trop heureuse de rencontrer là une société aimable, je cultivai assidûment cette précieuse connaissance, et j'en vins à m'établir presque tous les soirs dans le salon de mon voisin, au milieu d'un petit cercle d'amis, partageant mon temps entre les plaisirs de la causerie et les émotions du boston, jusqu'à l'heure où la petite-fille du major nous faisait les honneurs du thé avec une grâce parfaite.

Mademoiselle Emma de Valdorf était blonde, un peu pâle, et d'une taille au-dessus de la moyenne. L'harmonie de ses traits était ravissante, quoiqu'à les détailler, on eût pu y reprendre quelque manque de régularité. Orpheline depuis l'âge de

douze ans, elle avait été confiée à une gouvernante fort instruite, qui, secondée par des maîtres de toute espèce, avait brillamment développé ses heureuses dispositions. Mais la jeune fille montrait surtout un penchant décidé pour les beaux-arts; c'était un goût qu'elle tenait de son père, artiste célèbre, mort à la fleur de l'âge. S'adonnant avec passion à la musique et à la peinture, trop sensible peut-être au charme de la poésie, elle puisait dans ces occupations, en elles-mêmes bien innocentes, des habitudes d'exaltation qui n'étaient pas sans dangers. De là aux sentiments romanesques il n'y avait qu'un pas à franchir. Je crus remarquer plus d'une fois qu'elle ne voyait pas le monde tout à fait tel qu'il était, et que son imagination rêvait des types de perfection assez difficiles, pour ne pas dire impossibles à rencontrer. Je suppose même qu'elle avait pu lire quelques-uns de ces écrits faux et pleins d'illusions qu'on écarte ordinairement de la vue des jeunes personnes sans expérience. Certes, la gouvernante avait du mérite; mais rien ne vaut la sollicitude d'une mère. Cette vivacité d'impressions, cette facilité à s'enthousiasmer, se peignaient sur la physionomie d'Emma, pur et vrai miroir de son âme. Ses yeux bleus, naturellement doux, s'animaient au récit de quelque action héroïque, de quelque trait d'audace ou de générosité, sans que la candeur, qui était leur expression habituelle, en fût aucunement altérée; au contraire, c'était dans ces moments d'exaltation ingénue, que je la trouvais admirablement belle. Sa sensibilité avait, depuis peu, été mise à une grande épreuve.

On me raconta qu'un jour, par un ar-

dent soleil d'été, son grand-père avait eu la fantaisie d'aller se promener seul dans la campagne; comme il suivait tranquillement une allée d'arbres, il aperçut un chien de grande taille qui accourait à sa rencontre. Il ne songeait nullement à se mettre en défense contre un animal qui ne lui semblait pas redoutable, lorsque tout à coup un homme armé d'un fusil s'élança d'un sentier voisin et fit feu sur le chien, qui tomba mort. Le vieillard demeurait fort étonné de cette action, mais l'étranger se hâta de lui apprendre que l'animal qu'il venait d'abattre si heureusement était atteint de la rage. Le major, quoique brave, frissonna à l'idée du péril auquel il venait d'échapper, et qui ressemblait si peu à ceux qu'il avait tant de fois bravés; il remercia avec énergie son libérateur, rendant grâce en même temps au ciel qui le lui avait envoyé si à propos; et pour manifester toute sa gratitude, il voulut absolument l'emmener chez lui et le présenter à sa petite-fille; celle-ci, en apprenant comment la vie de son grand-père avait été sauvée, s'abandonna à des transports de joie et de reconnaissance que personne n'avait le droit de trouver exagérés, puisqu'ils prenaient leur source dans l'amour filial le plus pur et le mieux senti. A compter de ce jour, le héros de cette aventure fut reçu dans la famille, comme il méritait de l'être, avec un empressement vraiment cordial.

Je le vis dès ma seconde visite, il ne me plut pas. C'était un jeune homme à l'air mélancolique et un peu maladif. Ses regards, qui se levaient souvent vers le ciel comme pour révéler la souffrance de son âme, le sourire un peu ironique qui contractait parfois sa physionomie, ses soupirs étouffés, toute son attitude enfin, me parurent trahir l'affectation d'un de ces modernes héros de roman qui ont l'air de se croire exilés sur la terre, et d'y demeurer, faute de mieux, ainsi que des anges déchus. Je demandai son nom et ce qu'il était: on me dit qu'il s'appelait Frédéric

de Norbert, qu'il était Belge de naissance, qu'il avait perdu tous ses parents, et qu'ayant hérité d'une petite fortune, il parcourait l'Europe pour s'instruire avant de prendre possession d'un emploi d'attaché d'ambassade qu'on lui avait formellement promis. Son voyage, qui devait se prolonger dans toute l'Allemagne, s'était arrêté à Mayence, le jour où il avait été reçu chez le major de Reinsberg. Je soupçonnai aussitôt qu'il était retenu par les charmes de la jeune Emma, et la suite me prouva que je ne m'étais pas trompée. Cependant quelques regards que je surpris au passage, quelques élans d'admiration passionnée, voilà d'abord tout ce qui trahit au dehors un amour dont je m'occupais du reste assez peu, absorbée que j'étais par les attachantes péripéties du boston.

Le major de Reinsberg se montrait plein d'amabilité pour ses hôtes, et en particulier pour le jeune Frédéric, à qui il cherchait à témoigner sa reconnaissance par tous les moyens imaginables. Emma, de son côté, se croyait obligée envers le sauveur de son père à des égards qui dépassaient la simple politesse. Bientôt il n'y eut plus une seule partie projetée, ni une seule réunion de quelque importance, sans que le jeune homme y fût prié. On avait pris l'habitude de le voir tous les soirs; comme il partageait l'enthousiasme d'Emma pour les beaux-arts, dès qu'il arrivait, la jeune fille se mettait au piano; elle exécutait en virtuose supérieure les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Il avait lui-même une voix douce et d'un timbre mélancolique; et unissait son chant à celui d'Emma, dans des duos pleins d'expression. Le grand-père n'y voyait pas grand mal, et en effet de pareilles circonstances n'auraient eu aucune gravité, si le jeune homme qui était admis dans l'intimité de la famille, eût été assez connu d'elle pour qu'elle pût lui accorder une confiance complète.

A cette époque à peu près, je remarquai que ma jeune voisine devenait rêveuse,

inquiète ; et je la voyais quelquefois, de mes fenêtres, se promener seule dans des allées écartées du parc. J'aurais bien voulu qu'elle m'accordât sa confiance ; mais je n'avais pas encore assez de titres pour l'obtenir. Cependant, cette enfant m'intéressait tellement que, jalouse de son repos et de son bonheur à venir, je me mis à la surveiller, comme si c'eût été ma propre fille. Un jour, je la surpris occupée à dessiner un paysage, et tellement absorbée par son travail, qu'elle ne m'entendit pas venir derrière elle ; je me penchai sur son dessin, et je vis, au milieu d'une vaste campagne, un jeune homme ajustant un animal furieux qui semblait menacer un vieillard. Était-ce par pitié filiale que la jeune fille cherchait à reproduire la scène terrible qui avait frappé son imagination ? Mais alors, pourquoi le visage de son grand-père était-il caché dans l'ombre, tandis que les traits de Frédéric, frappants de ressemblance, recevaient toute la lumière du tableau ? Quand elle me vit, elle se leva toute confuse : autre symptôme ! Deux jours après, elle peignait un bouquet de fleurs qu'elle me montra cette fois complaisamment ; car elle était loin de se douter que la veille j'avais vu le jeune homme s'approcher d'elle dans le parc et lui offrir des fleurs toutes pareilles. Ces indices, et quelques autres que je recueillis encore, m'alarmèrent sur l'effet qu'avait pu produire sur cet esprit à la fois candide et exalté le dévouement généreux dont son grand-père avait été l'objet. Je pensai qu'il était temps de couper court à cette sensibilité un peu romanesque, et j'allais prévenir le major de ce qui se passait, afin d'éclaircir au moins la situation, quand un autre incident vint tout à coup la compliquer.

Je fus surprise, le soir même où je voulais parler à mon voisin, de voir arriver chez lui un personnage qui m'était inconnu. Le vieux major me le présenta sous le nom de M. Rissler, négociant, un ancien ami de son gendre, pour qui il avait lui-même

autant d'affection que d'estime. M. Rissler était un homme de trente ans environ, très-simple dans sa tenue, n'ayant rien de ce qui frappe au premier coup d'œil, mais laissant lire sur ses traits la franchise unie à la bonté. Il avait vécu autrefois dans l'intimité de la famille, et après un voyage d'affaires qui l'avait retenu quatre années absent, il revenait se fixer à Mayence. Il trouva la jeune Emma bien grandie et bien embellie. Je fus étonnée de l'embarras avec lequel elle reçut ce compliment. Elle rougit et balbutia quelques paroles incohérentes : « Elle était charmée... certainement... de revoir M. Rissler... elle avait sans doute, comme son grand-père, souhaité le retour de M. Rissler... M. Rissler devait être le bienvenu... Après cette réception assez froide, elle saisit la première occasion de s'échapper du salon. Je regardai machinalement Frédéric, il était pâle ; cependant il ne put retenir un soupir de soulagement quand il vit sortir Emma. Plus tard, lorsqu'elle rentra pour servir le thé, je surpris entre eux un regard d'intelligence qui voulait dire, d'une part : « Je suis bien inquiet ; » et de l'autre : « Rassurez-vous ! »

Je me retirai en faisant mes conjectures sur l'effet qu'avait produit le retour de l'ancien ami, et ce ne fut que le lendemain que j'en pus avoir l'explication ; le vieux major me prit à part pour me conter que M. Rissler, le négociant le plus probe et le plus considéré du pays, avait été désigné, depuis longues années, comme l'époux futur de sa petite-fille ; que le père d'Emma, en mourant, avait renouvelé le vœu de la voir unie à son ami ; que celui-ci était parti pour acquérir par ses efforts une position digne de l'alliance qui lui était promise, que ses efforts avaient été couronnés de succès, et qu'il revenait mettre aux pieds d'Emma une fortune qu'il devait aux plus honorables travaux. Cette confiance m'éclaira ; je compris à l'instant l'accueil réservé que la jeune fille avait fait à son prétendu, l'inquiétude jalouse de Frédéric, et

la mine assez maussade qu'il avait eue toute la soirée. Enfin, je me pris à plaindre ce pauvre industriel qui était allé, sans défiance, gagner au loin pour celle qui devait être sa femme des richesses dont elle ne se souciait guère.

Le moment était venu de faire part à M. de Reinsberg de mes inquiétudes au sujet de sa petite-fille, et je ne savais trop comment m'y prendre, car il n'avait garde de les pressentir. Non pas que ce fût un homme qui manquât de jugement ou de pénétration, mais l'extrême droiture de son cœur l'empêchait d'être défiant.

Ce que j'avais prévu arriva : il tomba des nues aux premiers mots que je lui dis ; il me soutint que je me trompais ; je devais me tromper, sa petite-fille était prévenue depuis longtemps de l'honorable parti qui lui était destiné ; elle estimait M. Rissler, elle ne pouvait pas penser à un autre ; quant au jeune Frédéric, il était impossible qu'il songeât à abuser de l'hospitalité qui lui avait été si largement offerte. A tous ces beaux raisonnements, je répondis en le priant de faire lui-même ses observations, et je le quittai sans l'avoir convaincu. Mais dès le soir même, j'eus lieu de croire qu'une fois mis sur la voie, il avait fait lui-même quelque découverte ; car je lui trouvai le visage plus sévère que de coutume, et un regard d'intelligence qu'il m'adressa me fit voir qu'il partageait enfin mes idées.

M. Rissler ne témoigna pas qu'il se fût aperçu d'aucun changement à son égard dans les manières de la jeune fille. Il l'avait vue enfant, et s'était habitué depuis longtemps à l'idée d'en faire sa femme ; aussi éprouvait-il pour elle une de ces affections calmes qui n'en sont pas moins profondes, ne demandant en retour qu'un attachement honnête et sincère comme le sien, sans exaltation, sans transports, car personne n'était moins romanesque que lui. Sa conversation ne cessa pas d'être enjouée, il fut aimable pour tout le monde, même pour le jeune Frédéric, qui le bou-

dait sans trop se contraindre ; il n'avait pas de récits merveilleux à faire, ni d'actions héroïques à citer ; mais toutes ses paroles révélaient une instruction profonde aussi bien qu'un esprit plein de sens et de raison.

La venue de ce personnage opéra dans l'intérieur de cette famille une sorte de révolution. La réserve d'Emma devint bientôt de l'inquiétude ; la mauvaise humeur de Frédéric ne cessa de s'accroître ; bientôt il parut éviter la rencontre de M. Rissler, qui avait toujours le bon esprit de ne pas s'en apercevoir. Cependant, après ce que j'avais dit au vieux major, je sentais qu'une explication entre lui et sa petite-fille était devenue indispensable. Cette explication eut lieu la semaine suivante. Je le devinai à l'air chagrin d'Emma, qui avait beaucoup pleuré, et qui commença à se retirer tous les soirs de très-bonne heure. A dater de ce jour aussi, les visites de Frédéric devinrent beaucoup moins fréquentes. Quant à M. Rissler, quoiqu'il dût être affligé de voir ses espérances si peu justifiées, il ne dit pas une parole qui pût être interprétée comme un reproche, même indirect, et ne se départit en aucun moment du respect qu'il professait pour celle qu'il regardait encore comme sa fiancée.

Je m'attendais à ce que le major, qui adorait sa petite-fille, faiblirait en cette circonstance, et sacrifierait ses premiers projets ; il n'en fut rien. Étonnée de la fermeté inaccoutumée qui se peignait sur sa figure, je me permis un jour de le questionner sur ce qui s'était passé depuis la confidence que je lui avais faite.

« Ah ! ma chère voisine, me dit-il, vous me voyez bien désolé. Je maudis presque le jour où ce jeune étranger m'a rendu un service que je risque aujourd'hui de payer si cher ! »

Et comme je le pressais de s'expliquer :

« Je fus vivement alarmé, poursuivit-il, des soupçons que vous aviez conçus. Dès lors, j'observai comme vous me l'aviez conseillé, et je fus bientôt de votre avis. Je fis

en conséquence ce que j'aurais dû faire beaucoup plus tôt, je m'occupai de réunir toutes les informations possibles sur le jeune homme, que dans un premier élan de reconnaissance j'avais introduit au cœur même de ma famille. Les renseignements que j'ai obtenus sont de nature à m'inspirer de graves inquiétudes.

— Est-il possible ? m'écriai-je.

— Un joueur, un mauvais sujet, qui a dissipé son patrimoine !... Voilà pour le passé ; et maintenant, s'il faut en croire les gens de l'hôtel où il est logé, il mènerait la conduite la plus étrange, la plus mystérieuse !... Il paraît que quelquefois, après s'être couché et lorsqu'on le croit bien endormi, il se relève et sort de la maison pour ne rentrer qu'à l'aube du jour. Où va-t-il ainsi ? On l'ignore. Est-ce au jeu qu'il passe les heures destinées au repos ? L'avant-dernière nuit encore, on l'a rencontré sur le cours de la promenade.

— Vous m'effrayez, lui dis-je. Mais au moins avez-vous révélé ces circonstances à Emma ?

— Emma est une enfant, répliqua le major en secouant la tête, une enfant obstinée dans ses idées. Mes premières paroles avaient fait quelque impression sur elle, mais sans doute elle les aura communiquées à ce jeune homme, et celui-ci lui aura persuadé que ces accusations étaient l'effet d'un complot formé contre lui. Voilà du moins ce qu'elle m'a laissé entendre. Alors j'ai parlé à Frédéric, je lui ai demandé compte de ses assiduités auprès de ma fille, il m'a avoué qu'il l'aimait, et qu'il serait heureux d'obtenir sa main. Mais après tout ce que j'ai appris, pouvais-je consentir à ce mariage ? Il ne s'agit plus seulement de la parole donnée à un ami, il s'agit de l'avenir de ma petite-fille. Certes, il m'en coûte de fermer ma porte à l'homme qui m'a sauvé la vie ; mais ce service immense c'est à moi seul de le reconnaître, et je suis prêt à m'acquitter par tous les moyens possibles, excepté par le sacrifice de mon enfant.

Touchée de sa douleur, je lui demandai à quel parti il comptait s'arrêter.

« Je ne changerai rien, dit-il, à mes premiers projets. M. Rissler, en homme délicat, refuserait sans doute d'épouser une jeune fille malgré elle ; aussi lui ai-je laissé ignorer une partie de la vérité. »

Ce fut mon dernier entretien avec le major sur ce sujet. Sa résolution paraissait invariable, et j'appris en effet qu'il pressait les préparatifs du mariage. A mesure que le moment approchait, Emma devenait de plus en plus triste et languissante. Les fraîches couleurs de son teint avaient disparu. Il est permis de croire que M. Rissler avait enfin pénétré les causes de ce changement ; mais s'il s'ouvrit de ses inquiétudes au major, celui-ci s'empressa de le rassurer, en représentant sa petite-fille comme une enfant gâtée dont les caprices passagers ne devaient pas être pris au sérieux. Et de fait, le vieillard, responsable devant Dieu du sort de l'orpheline, était bien décidé à ne pas céder à des idées romanesques dont les conséquences pouvaient être si graves. De son côté, le prétendu, qui se sentait capable de faire le bonheur de celle à qui il consacrait sa vie, espérait toujours que ses efforts triompheraient à la longue d'une prévention irrésistible. Aussi les choses suivirent-elles leur cours ordinaire. Seulement, Emma ne sortait plus qu'avec son grand-père ; et celui-ci avait signifié à Frédéric qu'il ne pouvait plus le recevoir, accompagnant d'ailleurs ce congé d'offres personnelles de service qui avaient été dédaigneusement rejetées.

Le jour du mariage approchait. La veille de la signature du contrat, une ravissante corbeille fut apportée où se trouvaient réunies toutes les merveilles du luxe et toutes les recherches du goût le plus délicat. La jeune fiancée y jeta à peine un coup d'œil. Elle s'aperçut cependant que cette apparence de mépris affligeait M. Rissler ; et remarquant, pour la première fois peut-être, combien il prenait de soins pour lui

plaire, elle le remercia en s'excusant de son indifférence sur la simplicité de ses goûts.

Elle touchait donc au moment fatal ! Retirée de bonne heure dans son appartement, seule avec ses pensées, elle s'accouda sur le balcon au bas duquel s'étendaient les plus sombres allées du parc, et s'abandonna à de tristes rêveries en harmonie avec une mélancolique soirée d'automne. Elle se remit alors en mémoire toutes les héroïnes des romans qu'elle avait pu lire, comparant leur situation à la sienne, et se trouvant encore plus malheureuse. N'avait-elle pas rencontré dans le monde un cœur capable de la comprendre, un modèle d'héroïsme et de vertu, un homme qui l'aimait pour elle-même, le seul qui pût la rendre heureuse ? et celui-là, on l'avait méconnu ! sur la foi de calomnies indignes, on l'avait éloigné d'elle ! et elle allait être enchaînée à un autre, à un honnête homme, sans doute, mais pour qui elle ne saurait éprouver cette sympathie irrésistible de deux âmes entraînées l'une vers l'autre, comme le disaient ces romans ! N'était-elle pas la plus à plaindre des jeunes filles ?

Tandis qu'elle se complaisait ainsi dans sa douleur, elle entendit un léger bruit sous sa fenêtre, comme si quelqu'un eût marché doucement sur le sable et les feuilles sèches. Son premier mouvement fut de crainte ; elle se retira de la fenêtre, et se disposait à la fermer, quand elle s'entendit appeler à voix basse. O surprise ! elle crut reconnaître la voix de Frédéric. Elle revint à la fenêtre, et à travers l'obscurité qui commençait à envelopper tous les objets, elle distingua en effet le jeune homme, debout, au pied du balcon, et le nom d'Emma arriva une seconde fois à son oreille.

« Quoi ? c'est vous, dit-elle avec précaution, et se penchant sur le balcon : Ah ! monsieur Frédéric ! comment avez-vous pénétré jusqu'ici ? »

— Le fils du jardinier, gagné par moi, m'a procuré une clef de la petite porte du parc.

— Mais c'est bien mal ! tant de hardiesse ! tant d'imprudence !

— Rassurez-vous ! personne ne peut nous voir ni nous entendre ; votre appartement est le seul dont les fenêtres donnent sur ces jardins, et votre gouvernante est restée au salon.

— J'ai peur cependant ; au nom du ciel, retirez-vous !

— Oh ! pas avant de vous avoir parlé.

— Que voulez-vous donc ? reprit-elle.

— Voilà plus de huit jours que je ne vous ai vue ! l'absence est pour moi un affreux supplice ! Dois-je croire, hélas ! que vous la supportez avec patience ? que vous commencez à m'oublier ? »

Un soupir fut la seule réponse de la jeune fille.

« Ah ! s'il en est ainsi, poursuivit Frédéric avec exaltation, la vie me devient odieuse ! C'est demain, je le sais, que doit être signé votre contrat de mariage, et je suis venu, avant de mourir, vous dire un éternel adieu ! »

— Mourir ! s'écria Emma d'une voix déchirante.

— Oui, mourir... Pensez-vous donc que je puisse survivre à votre mariage avec un autre ?

— Malheureux ! que dites-vous ? Non, vous ne mourrez pas ! je ne veux pas que vous mouriez !

— Vous ne le voulez pas ! est-il bien vrai ? répétez-le-moi, car vous seule, Emma, vous seule, vous pouvez me sauver de mon désespoir.

— Et comment ?

— En me prouvant que vous m'aimez.

— Mais que puis-je faire, mon Dieu

— Rompre cet odieux mariage.

— Mais par quel moyen ?

— En fuyant avec moi.

— Fuir avec vous ? non, jamais !

— Je vous le disais bien qu'il faut que je meure !

— Frédéric ! qu'osez-vous proposer ?

— De fuir pour nous marier, Emma ; je

suis libre, moi, et votre grand-père, en voyant la force de notre amour, ne pourra y rester insensible; il se souviendra qu'il me doit la vie; il vous aime...

— Et pour prix de cette affection, je l'abandonnerais, je lui causerais tant de chagrin!

— Ne croyez pas à ce chagrin; ce qui l'a empêché de céder à nos vœux, c'est la parole qu'il a donnée à son ami; notre départ le dégagera de cette promesse, et dès lors, heureux de m'accorder votre main...

— Y songez-vous, Frédéric? n'a-t-il pas contre vous des préventions terribles?

— On m'a calomnié; je le prouverai... Est-ce donc auprès de vous, Emma, qu'il me faudra me justifier?

— Oh! non, sans doute... mais je ne puis vous entendre plus longtemps.

— Emma! c'est mon arrêt que vous prononcez!

— O ciel! ne parlez pas ainsi: vous savez bien qu'une pareille démarche est impossible.

— Impossible! Eh bien, demain j'aurai cessé d'exister.

— Grand Dieu! s'écria la pauvre enfant éperdue.

— Adieu, Emma, adieu pour toujours.

— Frédéric!

— Vous me rappelez?

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, et pouvant à peine se soutenir... Qu'exigez-vous, mon Dieu?... Fuir!... mais comment?

— Rien de plus facile, chère Emma!... Demain, vous vous prétendez indisposée; vous faites différer d'un jour la signature du contrat... Le soir venu, vous éloignez tout le monde, vous vous renfermez pour le reste de la nuit; à cinq heures du matin, au point du jour, vous descendez sans bruit par l'escalier dérobé; j'ouvre la petite porte du parc, une voiture nous y attend, et je vous mène à une lieue d'ici, chez une de mes tantes, où vous restez jusqu'à ce que votre grand-père ait consenti à notre union.

— Ah! Frédéric, réfléchissez, de grâce... Que me demandez-vous?

— Mon bonheur... le vôtre... Mais prenez garde, ajouta Frédéric en baissant la voix, j'entends du bruit, votre gouvernante qui vient vous retrouver, peut-être... Un dernier mot... Songez-y bien, Emma; si après-demain matin, à l'heure indiquée, vous ne venez pas à ce rendez-vous...

— Eh bien?

— Eh bien, je vous le répète, ma mort...

— J'irai.

— Merci! merci!» s'écria-t-il; puis il se glissa derrière les charmilles, et disparut pendant qu'Emma, toute tremblante, tombait à genoux pour prier Dieu, combattue entre la conscience de la faute qu'elle allait commettre et la crainte de causer la mort de celui qu'elle croyait aimer.

Les choses se passèrent le lendemain comme elles avaient été réglées. Emma n'eut pas besoin de feindre une indisposition. Sa pâleur et son agitation parlaient pour elle. Le médecin appelé lui commanda du repos. Naturellement le contrat de mariage fut remis au jour suivant, et quand le soir arriva, la jeune fille demanda qu'on la laissât seule. Cependant au moment où elle embrassa son vieux grand-père, celui-ci fut tout surpris de sentir sa joue inondée de larmes. Il regarda attentivement sa petite-fille, qui se jeta en sanglottant dans ses bras, et allait tout avouer peut-être, si lui-même n'eût attribué cette vive émotion à une crise nerveuse. Ce prétexte trouvé, Emma ne le démentit pas, et laissa sortir le vieillard.

De son côté, Frédéric avait occupé sa journée en préparatifs de voyage. Il s'était procuré en secret une voiture et des chevaux. Il ne rentra que le soir à son hôtel, impatient et préoccupé. Aussi ne remarqua-t-il pas que le médecin s'était arrêté à causer avec le maître de l'hôtel et que tous deux se le montraient avec curiosité.

Il était déjà sept heures. Frédéric dina légèrement; puis comme les agitations de

la soirée précédente l'avaient empêché de fermer l'œil pendant toute la nuit, il se sentit la tête lourde et le corps accablé. Il mesura le temps qui le séparait de son entreprise, et pensant qu'une seconde veille pourrait paralyser l'activité d'esprit dont il avait besoin dans de telles conjonctures, il se décida à dormir quelques heures; mais auparavant il prit la précaution de recommander au garçon de l'hôtel de l'éveiller sans faute à quatre heures du matin. Ce point réglé, pour être plus sûr de se trouver prêt, il endossa d'avance son costume de voyage, et se coucha tout habillé sur son lit.

Minuit venait à peine de sonner, quand il se releva, ouvrit doucement sa porte, descendit l'escalier à pas lents, et sortit dans la rue. Le médecin, qui rentrait chez lui le rencontra, le suivit, le vit se diriger vers la petite porte du parc de M. de Reinsberg, tirer une clef de sa poche, ouvrir cette porte avec précaution, et la refermer de même derrière lui.

Cependant l'heure approchait où la pauvre Emma, croyant obéir à sa destinée, allait quitter, pour toujours peut-être, son protecteur naturel, le seul que Dieu lui eût laissé. On comprend aisément que, dans une circonstance si critique, l'agitation de son esprit ait chassé loin d'elle le sommeil. Durant ces moments d'attente, toute réflexion était un supplice, car c'était une source de regrets, de remords et de combats avec elle-même. Rester en place lui semblait insupportable; elle sentait le besoin de s'arracher à cette contemplation intérieure qui menaçait de la tuer avant que la démarche qui lui causait d'avance tant de trouble fût devenue irrévocable. Elle s'assura que tout le monde était endormi, et pressée par une force presque invincible, elle se mit au balcon; de là ses yeux errèrent dans ces allées qui tant de fois l'avaient vue, enfant ou jeune fille, inquiète ou rêveuse, jouer avec les compagnes de son âge, soutenir les pas de son

grand-père, ou se suspendre au bras de sa pauvre mère... A cette dernière idée, son cœur se serra, une vive douleur la saisit; tout le courage qu'elle avait amassé l'abandonna, et elle fondit en larmes. Il lui sembla voir sa mère, telle qu'elle l'avait connue autrefois, pâle et déjà frappée du mal qui devait la conduire au tombeau, se placer devant elle, et lui défendre de passer le seuil de cette demeure. « Non, s'écria-t-elle en se jetant à genoux, non, ma mère, je ne quitterai pas les lieux où je t'ai vue, où je t'ai aimée, où j'ai grandi entourée de ton amour... Ma mère! ma mère, pardonne-moi! »

Quelle fut sa surprise, quand elle se releva, de voir, devant elle, dans le jardin, celui qui occupait sa pensée! Pourquoi Frédéric venait-il à cette heure, à minuit et demi, quand le rendez-vous avait été fixé pour cinq heures? venait-il hâter le départ? leur projet était-il éventé? n'y avait-il de salut que dans une fuite précipitée? Le cœur lui battait violemment. Elle se rassura un peu; la lune éclairait le visage du jeune homme, il paraissait calme, n'exprimant ni agitation ni crainte.

Il s'arrêta à deux pas d'elle.

« Emma! dit-il d'un son de voix profond et grave, Emma!

— Vous ici! s'écria-t-elle, et à cette heure!..... Mais nous ne devons partir qu'au point du jour. »

Il répéta après un intervalle et comme si les paroles qu'il entendait avaient besoin d'un temps assez long pour pénétrer jusqu'à son esprit : « Partir!... oui... venez!

— Que dites-vous, Frédéric? il n'est pas temps encore... D'après ce que vous m'avez dit, votre parente ne nous attendra que demain; comment arriver chez elle au milieu de la nuit?

— Une parente!... reprit-il avec la même difficulté de compréhension. Quelle parente?

— Eh mais, celle qui doit me recevoir, me donner un asile.

— Je n'ai pas de parente, dit Frédéric du même ton impassible et mesuré.

— O ciel ! vous m'avez donc trompée ? s'écria Emma.

— Non, répondit-il ; je vous aime... vous êtes belle... Attendez, laissez-moi me rappeler mes idées. C'est vous, Emma, vous, que je veux épouser... Votre père refuse... mais il faudra qu'il consente... après un éclat... pour sauver votre honneur.

— Déshonorée !... c'est vrai ! dit la jeune fille comme frappée par une révélation subite.

— Oui, continua-t-il en s'animant par degrés, il consentira... Ce contrat de mariage, je le signerai... Alors, je serai riche... cette belle dot va réparer les pertes du jeu... Enfin !... » ajouta-t-il avec un soupir.

Emma, stupéfaite, regardait et écoutait comme si elle eût été le jouet d'un rêve.

Il continua sans paraître faire attention à elle : « Je tenterai encore la fortune... De l'or ! quelle perspective !... beaucoup d'or sur ce tapis... A moi ! à moi !

— Frédéric ! dit-elle inquiète et troublée, est-ce le moment de parler ainsi ? Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! pourquoi vous préoccuper de fortune, vous toujours si noble, si désintéressé ? n'est-ce donc plus à moi que vous pensez ?

— A vous ?... oui... répondit-il en ramenant ses yeux sans expression sur la jeune fille tremblante... oui... vous serez entourée de luxe... comme moi... nous aurons un équipage, ce château... ces bois... et de l'or !

— Toujours de l'or ! s'écria-t-elle. Ah ! mon grand-père avait raison ! moi qui lui reprochais de vous calomnier ! moi qui l'accusais d'ingratitude envers l'homme qui lui a sauvé la vie !

— Sauvé la vie ! répéta Frédéric qui fit encore une pause pour recueillir ses idées... puis partant d'un éclat de rire : Ah ! ah ! ah ! oui... je me souviens... ce chien furieux... on l'a cru enragé... mais moi...

ah ! ah ! ah ! je savais bien qu'il ne l'était pas.

— Malheureux ! dit Emma se redressant pâle d'indignation ; vous auriez osé commettre un si odieux mensonge, usurper la reconnaissance de toute une famille ? Mais non, ce n'est pas vous que j'entends, ce n'est pas vous qui confessez une pareille bassesse ! Non, c'est un rêve, un rêve affreux que Dieu m'envoie pour m'arracher à une séduction qui aurait fait le malheur de ma vie !... Ah ! je retrouve du courage, grâce au ciel ! fuyez, fuyez !...

— Avec vous ?

— Sans moi. Ah ! j'aurai la force maintenant de résister à votre désespoir, à ces menaces qui m'ont tant épouvantée ; car, sachez-le bien, ce qui m'entraînait à vous suivre, à quitter la maison où ma mère est morte, où mon grand-père vit pour m'aimer, c'était la crainte, la crainte seule de causer votre mort ! Vous m'aviez dit : Je mourrai si vous ne venez pas, et alors... »

Un nouvel éclat de rire accueillit ces paroles. Mais ce rire sans gaieté, ce rire froid et ironique avait quelque chose d'effrayant.

« Mourir ! s'écria-t-il. Non, je ne voulais pas mourir... mais je savais bien que vous viendriez... Ah ! ah !

— Mon Dieu ! dit la jeune fille en se couvrant le visage de ses deux mains ; avoir pu être abusée par de si grossiers artifices ! quelle honte ! et comment ose-t-il me l'avouer ; mais, béni soit le ciel qui lui arrache la vérité. »

Le jeune homme, toujours impassible, s'avança vers le balcon, et machinalement prit la main d'Emma. « Venez ! lui dit-il.

— Jamais ! s'écria-t-elle en le repoussant avec force ; jamais ! laissez-moi. » Puis elle s'enfuit vers sa chambre.

Des lumières parurent dans le jardin. Le médecin avait été avertir le vieux major qu'il tenait du maître d'hôtel de Frédéric que celui-ci était somnambule, et qu'il l'avait vu entrer par la petite porte du parc, dont il avait retiré la clef. Tous les deux

surprirent le jeune homme dans un état de confuse inquiétude, qui n'était ni la veille ni le sommeil; et le médecin, croyant s'apercevoir qu'il avait été réveillé trop brusquement, l'emmena à l'hôtel pour lui donner ses soins.

Frédéric ne conservait aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant son somnambulisme, et le major était loin de se douter que sa petite-fille se fût trouvée en si grand péril. Comme le médecin ne quitta son malade que le matin, Frédéric ne put effectuer l'enlèvement projeté, et sachant que le contrat devait être signé le jour même, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de partir, et d'aller chercher fortune ailleurs.

J'assistai au mariage d'Emma; le marié paraissait bien heureux, et la mariée un

peu honteuse. Elle pensait sans doute qu'il avait fallu une espèce de miracle pour la sauver. L'entrevue du balcon demeura un secret enseveli dans son cœur... moi seule je fus sa confidente. Mais si toutes les jeunes filles, abusées par des propos menteurs, attendaient que la vérité leur fût révélée de cette manière, elles courraient risque d'être victimes de leur aveuglement. Cette aventure aura servi du moins à leur montrer à l'aide de quels artifices on peut égayer un esprit trop crédule ou trop romanesque, et à leur apprendre que c'est à la sagesse de ceux qui les entourent qu'il leur faut demander ce talisman dont la vertu sait déjouer les pièges, et rétablir un juste équilibre entre : *ce qu'on dit et ce qu'on pense.*

N. FOURNIER.

L'OIE ET LE CANETON.

On ne rencontre jamais d'oie
Qui, semble-t-il, ne se croie
En droit de prendre l'air fier
Et la démarche superbe.

De sa bêtise, enfin, l'on a fait un proverbe,
Que chacune paraît vouloir justifier,
A la voir pataugeant et se glorifier.
Une oie allait contant sa généalogie,
Dans la cour d'une auberge, à quelques gais canards

(Par nature assez goguenards),
Et, repoussant bien loin la moindre analogie
Avec ces messieurs-là, répétait : « Mes parents
Étaient de bien illustres gens;
Ils habitaient le Capitole;
Voyez si de haut je descends! »

Un petit caneton lui coupa la parole,
Et, remuant la queue avec un air narquois,
Dit : « Vous descendez d'eux, ma chère, je le crois ;

Mais le rabâcher tant de fois,
C'est chose bien mal entendue.

En plaçant vos parents si haut,
Vous montrez de combien vous êtes descendue,
Et faites mesurer la distance du saut. »

(*Simple fables.*)

MARQUIS DE VARENNES.

REVUE DES THÉÂTRES.

Jérusalem, opéra en quatre actes, paroles de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de G. Verdi.

Le palais du comte de Toulouse. Une galerie communique du palais à une chapelle élevée de quelques degrés et qu'on voit dans toute sa profondeur. Au dehors de la galerie, une terrasse longe le profil du palais ; de cette terrasse un escalier descend dans les jardins.

Il fait nuit. Irène, jeune suivante, veille à ce que personne ne vienne, tandis qu'Hélène, fille du comte de Toulouse, et Gaston, vicomte de Béarn, sont réunis pour parler de leurs espérances d'avenir. Hélène presse Gaston d'oublier la haine qui sépare leurs deux familles. « Dans une guerre injuste, mon père a été tué par le tien, répond Gaston. — Mon père t'attend ce matin pour se réconcilier avec toi, espère ! Adieu, voici le jour ! — Déjà ! Je pars, ma chère Hélène ; mais songe que je ne peux pardonner que si je deviens ton époux. (*Gaston sort par l'escalier qui descend dans les jardins. On entend sonner l'Angelus.*)

« Isaure, dit Hélène à sa suivante, prions pour Gaston. » (*Toutes deux s'agenouillent sur les marches de la chapelle, puis rentrent dans les appartements. Des dames, des seigneurs, le comte, et Roger, son frère, Hélène et Isaure, sortent des appartements. Gaston, Raymond, son écuyer, et quelques chevaliers, arrivent du dehors.*

« Avant que nous partions pour la croisade, dit le comte à Gaston, l'Eglise veut nous réconcilier, plus de haine entre nous. Ne formons qu'une même famille ; soyez l'époux d'Hélène. — Mon cœur l'avait choisie, répond Gaston. J'oublie ma haine, et vous bénis, seigneur. »

Mais ce mariage met au désespoir Roger,

qui aime sa nièce et n'a pas encore osé la demander pour femme à son frère. Il sort et va chercher un assassin qui le débarrasse de Gaston.

Le légat du pape Urbain apporte du saint-père un bref qui nomme le comte chef des croisés français. « Nous partirons demain, dit le comte, et vous, ajoute-t-il en s'adressant à Gaston, vous à qui je donne ma fille chérie... — Je fais vœu de vous suivre. — Pour signe de ce vœu, prenez ce manteau blanc où brille le saint emblème des croisés. » (*Quatre pages détachent le manteau du comte, le placent sur les épaules de Gaston, qui s'est mis à genoux. Le légat lui impose les mains, puis Gaston se relève, et tout le monde entre dans la chapelle, où un chœur religieux se fait entendre.*)

Roger revient. « Dieu ne m'avait pas fait naître pour le mal, dit-il avec tristesse ; mais l'amour en décide autrement. Toi, qu'elle aime, tu mourras ! — Viens ! dit le chœur, la prière t'appelle ! » (*Un soldat paraît, Roger le conduit jusqu'aux marches de la chapelle.*) « Tu vois, lui dit-il, ces deux guerriers agenouillés ensemble. L'un porte un manteau blanc, c'est mon frère que j'aime ; l'autre est mon ennemi... frappe-le ! je veux sa mort. (*Le soldat entre, Roger écoute.*) On s'agite, dit-il, on s'écrie... Je suis vengé ! (*Le soldat sort de la chapelle ; il fuit pâle, troublé. Des chevaliers et Gaston le poursuivent en criant : « A l'assassin ! »*)

« Qui donc expire ? dit Roger stupéfait. — Ton frère, » répond Gaston. (Le changement de costume avait causé l'erreur du meurtrier.) Le comte, soutenu par des chevaliers, ayant près de lui Hélène, rentre dans ses appartements. On ramène le soldat, que l'on jette aux pieds de Roger en lui criant : « Venge ton frère ! » Mais Ro-

ger se penche vers le soldat, et lui dit : « Sauve-moi ! jete sauverai. — Quit t'apoussé à commettre un tel crime ? demande le légat au soldat. — Lui ! » répond-il en désignant Gaston. Excepté Roger, tous les chevaliers l'accusent. C'est en vain qu'il proteste de son innocence, qu'Hélène en appelle à Dieu même ; le légat jette sur Gaston l'anathème : « Qu'en horreur à tous, il erre sur une terre étrangère, dit-il ; qu'on lui refuse le pain et le sel... qu'il soit maudit ! »

Les montagnes de Ramla, en Palestine, à quelques lieues de Jérusalem. — Une caverne près de laquelle s'élève une croix grossière. — On aperçoit dans le lointain la ville arabe de Ramla.

Roger, vêtu d'une robe de bure et le corps ceint d'une corde, est prosterné devant la croix. « Grâce ! mon Dieu, dit-il. Déchiré par mes remords, j'ai fait pieds nus le saint pèlerinage ; depuis trois ans je pleure dans ce désert. Mes traits sont flétris, mes cheveux sont blanchis ; je puis à peine me reconnaître lorsque je m'aperçois dans l'eau d'une source. Le spectre de mon frère me poursuit jusque dans ma prière... La voix d'un fratricide peut-elle invoquer ton nom sans t'irriter, ô mon Dieu ! » Il rentre dans la caverne. Aussitôt un homme s'avance en se soutenant à peine ; c'est Raymond, l'écuyer de Gaston : « Au secours ! dit-il, je meurs de soif. » Roger accourt, donne à Raymond la gourde qu'il détache de son bâton de pèlerin, lui offre de se reposer dans la caverne, et apprenant que d'autres Français sont errants à travers la montagne, il s'empresse d'aller les secourir.

Le comte n'est pas mort de sa blessure. Chef des chevaliers croisés, il s'est rendu en Palestine. Hélène l'a suivi. La pauvre Hélène a appris que Gaston avait trouvé la mort dans un combat contre les infidèles. « Il n'est plus malheureux, lui... dit-elle, mais, moi, mon malheur dure encore ! » Elle a entendu parler du pieux solitaire,

et vient, suivie d'Isaure, lui demander des conseils et des consolations. Comme Hélène se dirigeait vers la caverne, elle en voit sortir Raymond, et apprend de l'écuyer que son maître est prisonnier dans Ramla. « J'ai de l'or, s'écrie-elle, Gaston est mon époux devant Dieu, je veux le sauver ; guide-moi ! » Et suivie d'Isaure, elle marche avec Raymond vers Ramla.

Des pèlerins accablés de fatigue arrivent par groupes épars ; quelques-uns gravissent le sentier le plus élevé de la montagne, jettent les yeux sur la solitude immense qui les environne, et s'écrient avec désespoir : « Nous allons donc mourir dans ces déserts... Dieu ! fais-nous délivrer par les soldats de la croix, ou permets que nous puissions retourner dans notre patrie ! » On entend faiblement le bruit d'une fanfare. Les pèlerins s'écrient avec joie : « Ce sont les croisés ! Dieu a exaucé nos prières ! »

En effet, des cavaliers accourent au galop. Bientôt arrive l'armée des chrétiens, musique en tête, défilant du haut de la montagne ; après les soldats, viennent, à cheval, le comte de Toulouse et le légat, entourés de pages et de chevaliers. Le légat s'arrête devant les pèlerins, qui se prosternent. La suite du cortège fait halte sur la montagne, où l'on voit des chevaux portant des bagages et des chariots chargés de blessés.

« Nous voici parvenus enfin en Palestine, dit le légat ; au point du jour, Jérusalem nous apparaîtra dans sa splendeur divine. » En ce moment Roger s'avance. « Homme de Dieu, bénissez-nous ! » lui dit le comte.

A la vue de son frère, qu'il croyait mort, Roger, frappé de stupeur, est tombé à genoux... ses remords vont le trahir. « Que faites-vous, saint homme ? lui dit le comte. — Je ne suis qu'un misérable pécheur, répond-il ; accueillez-moi dans vos rangs : le sang versé pour Dieu rachète, même un crime ! — Marchons ! s'écrie le comte ; le Seigneur nous promet la victoire ! » L'armée se remet en marche.

Le divan de l'émir de Ramla.

Gaston est introduit par un muet, qui lui fait signe d'attendre, et se retire. « Hélène est près de moi, se dit le chevalier, dans le camp de ces ingrats qui m'ont injustement puni, et pour lesquels je ne puis combattre... Chère Hélène, je veux te revoir ! Ce soir je fuirai de ces lieux. »

L'émir, suivi de quelques cheiks arabes, entre et dit à son prisonnier : « Je t'ai laissé la vie, ne voulant pas attirer sur ma ville la vengeance des tiens ; mais ils s'approchent, et si tu veux fuir... c'est la mort ! » Un officier de l'émir paraît ; il lui annonce qu'une femme chrétienne vêtue en arabe, vient d'être prise dans les murs de Ramla. « Ordonne, ajoute-t-il, et sa tête abattue... — Non, répond l'émir, qu'on l'amène. » Hélène arrive, conduite par des soldats. « Que cherches-tu, jeune fille ? lui demande l'émir. — Je me suis égarée, et tu peux m'accorder un asile, répond Hélène. » L'officier croyant s'apercevoir que le prisonnier et l'étrangère sont d'intelligence, le fait remarquer à son maître, qui s'éloigne en promettant à Hélène que si elle a dit vrai, elle peut compter sur sa protection. Puis il ordonne à l'officier de les surveiller.

Restés seuls, Gaston et Hélène tombent dans les bras l'un de l'autre. « Je voulais aller affronter la colère de ton père, lui dit le chevalier ; proscrit, je ne formais plus qu'un seul espoir : te revoir et mourir. — Tu n'es pas coupable, et je te reste, répond Hélène ; conserve un autre espoir, et s'il faut que tu meures, je mourrai près de toi. O mon père, reprend-elle, mon père pardonne-moi ! » On entend au dehors : « Aux armes ! aux armes ! » Gaston regardant par une des fenêtres, s'écrie : « Les habitants courent aux remparts ; je vois dans la plaine flotter la bannière des chrétiens. — Fuyons ! dit Hélène, et que Dieu nous protège ! » Les cris redoublent au dehors, et dans le moment où Gaston et

Hélène s'échappent... l'officier de l'émir, suivi de soldats arabes, entre et les arrête.

Les jardins du harem.

Hélène est plongée dans la douleur, les femmes du harem la regardent et rient de ses larmes ; les unes dansent, les autres sont nonchalamment couchées sur des coussins. L'émir paraît, accompagné de quelques cheiks, aussitôt les femmes se voilent et se dispersent dans les jardins. Un officier annonce que les chrétiens vont donner l'assaut. « Par Allah ! nous les repousserons, s'écrie l'émir ; et si le chef pénètre dans Ramla, ou lui jetera la tête de sa fille. » Puis ils sortent précipitamment. « Que m'importe la vie ? se dit la malheureuse Hélène ; à tous mes maux j'ai ajouté la colère de mon père ! Seigneur, pardonnez-moi ! Seigneur, terminez mes douleurs ! »

Les femmes du harem traversent le théâtre en criant : « On se tue ! les chrétiens sont entrés dans Ramla ! » Gaston accourt : de son poignard il s'est fait un passage pour arriver auprès d'Hélène et la défendre contre les infidèles... Les croisés font irruption dans le harem. Le comte paraît l'un des premiers, et apercevant Hélène auprès de Gaston : « Fille ingrate ! lui dit-il, c'est donc pour lui que tu m'as quittée ? — Mon père ! grâce pour mon époux, il est innocent ! — A mort, l'assassin ! s'écrient les croisés. — Eh bien, répond Gaston, préparez mon supplice ! Mais vous répondrez devant Dieu du sang que vous allez verser. » Le comte saisit la main de sa fille, et l'entraîne, suivi par les chevaliers.

La place publique de Ramla. Une estrade tendue de noir.

Gaston paraît entouré de soldats et de pénitents qui portent son casque, sa targe et son épée. Le légat vient ensuite, puis l'écuyer de Gaston portant sa bannière, suivi des chevaliers, d'un héraut, d'un exécuteur et du peuple de Ramla.

« Barons et chevaliers, leur dit Gaston, devant Dieu je proteste de mon innocence. Je vois que vous allez me rendre mes armes, il me reste à mourir comme le doit un homme de mon rang. Raymond, dit-il à son écuyer, près de moi fais flotter ma bannière ! — Arrête ! s'écrie le légat, tu ne mourras que demain. Aujourd'hui tu vas être dégradé de noblesse. — Ah ! prenez ma vie, répond Gaston, mais laissez-moi l'honneur ! » Il pleure, il supplie vainement les chevaliers, ses frères d'armes... ils sont sans pitié. Un héraut fait monter Gaston sur l'estrade où se trouve déjà l'exécuteur, et y monte lui-même ; puis montrant le casque de Gaston : « Ceci, dit-il, est le heaume d'un traître et déloyal chevalier. — Tu mens ! » s'écrie Gaston avec désespoir. L'exécuteur brise le casque avec une masse d'armes. Les pénitents prononcent : PSAUME : *Cum judicatur exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum* (1).

Montrant l'écu de Gaston, le héraut dit : « Ceci est la targe d'un traître et déloyal chevalier. » L'exécuteur brise l'écu. Les pénitents prononcent : *Fiant dies ejus pauci et hereditatem ejus accipiat alter* (2).

Montrant l'épée de Gaston, le héraut dit : « Ceci est l'estoc d'un traître et déloyal chevalier. » L'exécuteur brise l'épée. Les pénitents prononcent : *Et dilexit maledictionem et reniet ei. Et noluist benedictionem et longabitur ab eo* (3).

« Tuez-moi ! s'écrie Gaston fou de douleur. — Demain verra tomber ta tête ! » répond froidement le légat.

La limite du camp des croisés dans la vallée de Josaphat.

Des soldats gardent l'entrée d'une des

(1) Lorsqu'il sera jugé, qu'il soit condamné, et que sa prière lui tourne à péché.

(2) Que ses jours soient peu nombreux et qu'un autre recueille son héritage.

(3) Et il a voulu la malédiction, et elle viendra à lui, et il n'a pas voulu la bénédiction, et elle s'éloignera de lui.

tentes principales. Roger est seul, il prie et demande à Dieu de mourir sur les remparts. On entend des chrétiens qui invoquent le Seigneur. Ils arrivent en procession, bannières déployées. Hélène est parmi les femmes. La procession passe, continue sa marche, et les chants meurent au loin dans la vallée. Roger, pendant ce temps, est resté en prières. Le légat sort de la tente, et venant à lui : « Un grand coupable est là, dit-il montrant la tente, assistez-le. Je vais rejoindre les croisés. » Après la sortie du légat, Hélène s'avance ; Gaston paraît, elle se jette sur son passage. « Je t'attendais, lui dit Gaston. Ah ! comme ils m'ont traité ! Ce jour est pour moi le dernier... et je mourrai sans combattre ! — Ah ! c'est Dieu qui m'éclaire ! » dit le coupable et repentant Roger, qui vient de reconnaître Gaston. Puis s'adressant aux soldats : « Retirez-vous ! » Alors, s'approchant du prisonnier : « Prends ce fer, dit-il en lui présentant une épée, je te rends libre ; viens combattre pour le Saint Lieu ! — Oh ! s'écrie Gaston transporté de joie, je vais pouvoir au moins mourir avec honneur ! Adieu, Hélène ! »

La tente du comte de Toulouse.

Hélène et Isaure écoutent avec anxiété... Bientôt on entend des cris de victoire... Le comte entre suivi du légat et des chevaliers portant les étendards conquis sur les infidèles. Un croisé paraît le dernier, son épée à la main, sa visière baissée. « Noble guerrier, lui dit le comte, toi qui plantas le premier l'étendard de la croix sur la cité sainte, quel est ton nom ? — Me reconnaissez-vous ? dit-il, relevant sa visière. — Gaston ! s'écrient les chevaliers. — Oui, reprend-il, pour vous, qui m'avez abreuvé d'infamie, j'ai combattu... maintenant j'attends le martyr. — Ah ! dit au légat Hélène suppliante, vous ne le ferez pas mourir ! »

En ce moment, Roger arrive blessé mortellement ; il se fait reconnaître de son frère, lui avoue que, dans sa jalousie et trompé par

le changement de costume, il s'est rendu coupable du crime dont on accuse Gaston. Étonnement et horreur du légat et du comte, mais Roger demande grâce d'une voix si suppliante, que le comte lui pardonne, et le presse dans ses bras. Prêt à rendre le

dernier soupir, Roger exprime le désir de voir la cité sainte. Le fond de la tente s'ouvre, montre le panorama de Jérusalem, et tous les croisés, par un hymne d'actions de grâces, bénissent le Seigneur.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

Il paraît que toutes nos amies se marient; et, ce dont je suis bien fière et bien touchée, c'est que toutes me font l'honneur de me consulter sur leurs toilettes de noce; aussi, ce soir, assise devant le feu, les coudes appuyés sur mes genoux, ma tête appuyée sur mes mains, je me suis mise à réfléchir profondément sur ce que la médiocrité, la richesse, les convenances, le respect humain pouvaient exiger et permettre. Je me suis placée moi-même dans ces différentes situations, puis ayant tout pesé, tout calculé, le luxe, la mode, l'économie, j'ai pris une plume, et voici le résultat de mes réflexions :

Si j'avais peu de fortune, j'aurais, pour aller à la mairie et ensuite à l'église, une robe de mérinos blanc, corsage à pointe, colleté et lacé derrière; manches amadis; manchettes et col de dentelle. Afin de n'avoir pas froid, une légère couche de ouate serait placée entre le dessus et la doublure des manches et du corsage. Pour voile, j'aurais trois mètres de tulle de coton d'un mètre de large, ourlé du bas, et placé tout simplement à plat sur ma tête, d'où il retomberait également sur mes épaules. Une guirlande de fleurs d'oranger, ornée de deux touffes de roses, retiendrait mon voile et viendrait s'attacher derrière, sous mes cheveux tournés en tresse. Devant, mes cheveux seraient en bandeaux plats, je trouve que c'est la coiffure la plus décente. Mes gants seraient blancs, mes bottines seraient blanches; j'aurais une poche à ma

robe pour y mettre mon mouchoir, et ne tiendrais à la main que mon livre de prières.

Pour le dîner, j'ôterais mon voile. — Pour le bal, je mettrais une robe de mousseline, corsage froncé sur les épaules, manches courtes ou demi-longues; ceinture de satin blanc, nouée sur le côté. — Pour faire mes visites de noce, j'aurais une robe de gros d'Afrique noir; col et manchettes de dentelle; châle de cachemire français, noir, carré; chapeau de velours noir, orné dessous de rubans de satin rose; gants noirs, bottines noires.

Si j'étais riche, j'aurais une robe de damas de soie blanche, corsage à pointe, colleté et lacé derrière; voile de tulle de soie illusion, ourlé du bas, guirlande en fleurs naturelles; bottines de satin blanc.

Pour le dîner, j'ôterais mon voile. — Pour le bal, j'aurais une robe de crêpe blanc, corsage à pointe, décolleté; la jupe formée de deux jupes terminées du bas chacune par un ourlet de 12 centimètres, et espacées entre elles de 12 centimètres; deux manches courtes, taillées en biais, un peu larges du bas, terminées chacune par un ourlet de 2 centimètres, et espacées entre elles de 2 centimètres; deux Berthes en crêpe, terminées chacune par un ourlet de 2 centimètres, et espacées entre elles de 2 centimètres; j'aurais à la main un riche éventail. — Pour faire mes visites de noce : robe de velours noir, cachemire de l'Inde, noir, long; chapeau de satin rose.

Si j'avais une grande fortune, j'aurais

une robe de satin blanc, corsage à pointe, colleté ; ruche de tulle de dentelle, autour du cou, et au bas des manches ; la jupe garnie de deux rangs de riche dentelle cousus à plat, et, à la place où ils seraient cousus, une petite passementerie de soie blanche cacherait les points. Écharpe de dentelle posée de même qu'un voile ; fleurs naturelles ; bottines de satin blanc. Broche, épingles, bracelets en diamants.

Pour le dîner, j'ôtterais mon voile. — Pour le bal, j'aurais une robe de gaze blanche sur une robe de gros-de-Naples blanc ; corsage décolleté ; la jupe serait ornée de trois rangs de haute frange de soie blanche, crêpée ; les manches, courtes, seraient garnies aussi de trois rangs de plus petites franges ; autour du haut du corsage, la frange de soie blanche, crêpée, pareille à celle du bas de la jupe. Je tiendrais à la main un bouquet blanc, de fleurs naturelles. — Pour faire mes visites de noce : robe de damas de soie couleur violet-évêque, cachemire de l'Inde, blanc, long ; chapeau de satin blanc orné d'un bouquet de têtes de plumes blanches.

Puissent ces différentes toilettes être du goût de nos jeunes fiancées !

Mais, je me trompe, quand je dis que toutes nos amies se marient, il en est que des revers de fortune ont condamnées à rester filles ; d'autres, fidèles à un souvenir d'enfance, ont eu trop de franchise et de délicatesse pour épouser celui qu'elles ne pouvaient aimer ; d'autres encore sont douées d'une intelligence si élevée, d'une âme si rapprochée du ciel, que ne pouvant trouver une intelligence, une âme qui leur soit sympathique, elles ont préféré vivre seules que de subir le joug d'une union mal assortie... mais, quand l'âge de l'exaltation sera passé, quand elles verront qu'elles ont pris la vie d'une manière trop solennelle... que feront-elles ? que deviendront-elles ? Voilà ce que je me demandais encore devant mon feu, les coudes appuyés sur mes genoux, ma tête appuyée sur mes

maines... et voilà ce que je me suis répondu :

Si j'étais dans la position de l'une ou l'autre de ces demoiselles, après vingt-cinq ans, je ne conserverais pas moins l'espoir d'être mariée, et j'aurais plus de chances de bonheur, car on ne m'épouserait que pour ma conduite, mon esprit et mon caractère. Je me mettrais comme une jeune femme, je danserais, tant que cela me plairait, et tant que l'on voudrait bien m'engager ; j'ai l'habitude de dire *Madame* à toutes les demoiselles qui ont plus de vingt-cinq ans ; mes parents, mes amies, voudraient bien me donner ce titre. Madame Élixa, madame Clémence, madame Léonie, cela ne fait pas mal. Si, dans un bal, un étranger m'adressait la parole, dans mes réponses, que j'aurais soin de rendre gracieuses et polies, je glisserais toujours un mot qui ferait connaître ma position. Par exemple, à cette phrase banale : « Le bal est très-animé ce soir, madame. — Oui, monsieur, il y a des jeunes personnes charmantes, et je dois vous être bien obligée de m'avoir choisie pour ce quadrille, moi, qui ne suis ni une jeune fille, ni une jeune femme, bien que mon âge me permette d'être appelée Madame. — Vous êtes une personne d'esprit, madame, et je pense comme lord Byron. — Que disait ce grand poète ? — Que les petites filles sentent toujours la tartine de beurre. — Il faisait allusion aux petites filles anglaises, et je repousse cette critique, qui ne convient pas à mes jeunes compatriotes. — Je regrette, madame, que la contredanse soit finie... » Ramenée à ma place, je ferais, à cet étranger, une révérence digne, et un gracieux remerciement.

Si je n'avais pas un talent qui pût occuper mes loisirs, j'irais trouver le curé de ma paroisse, je lui dirais : « Monsieur le curé, après les soins donnés à ma famille, et les exigences du monde, il me reste encore deux heures par jour ; je viens vous les offrir. Je ne suis épouse ni mère, et j'ai besoin d'aimer, d'employer mon éner-

gie, mon intelligence au service de mes semblables. » Alors monsieur le curé me chargerait de surveiller les crèches, les salles d'asile; je choisirais quelques pauvres familles que j'aiderais du prix de mon travail. En hiver, une robe de mérinos noir; en été, une robe de taffetas noir; un simple châle, un chapeau et un voile noirs complèteraient ma toilette de sœur de charité, que je quitterais en rentrant dans ma famille. Je me lierais avec ces nobles femmes qui consacrent leur vie à soulager, à consoler les pauvres. Je serais quelque chose enfin, car je serais utile; et quand je quitterais cette vie, Dieu pourrait me dire : *Je vous connais par votre nom.*

Mais à présent que j'ai répondu à toutes les questions de celles qui se marient et de celles qui ne se marient pas encore, occupons-nous toutes les deux de notre planche I; ces dames ne seront pas fâchées de revenir un jour à leurs travaux de jeunes filles.

Le n° 1 est la moitié du dos d'un canezou qui se brode au plumetis, sur belle mousseline. Le milieu est indiqué par une ligne pointée.

Le n° 2 est la moitié du devant.

Les n° 3 représentent le col, dont le milieu est indiqué par une ligne pointée. Ce dessin se termine par un feston à l'extérieur.

Le n° 4 est une corne de mouchoir qui se brode au plumetis et se continue tout autour.

Le n° 5 peut aussi servir pour broder autour d'un mouchoir; mais ce n'est pas sa principale destination. Cela te représente une bande de linon-batiste qui se brode au plumetis, se festonne, et se coud autour de ce mouchoir, aussi en linon-batiste. Je te ferai observer que ce n'est qu'une bande droite. Si le mouchoir a 45 centimètres de chaque côté, ce qui fait en tout 1 mètre 80 centimètres, la bande aura de long 2 mètres 75 centimètres; la couture qui réunira les deux bouts de la bande

sera placée à l'un des coins du mouchoir; à ce mouchoir, on fait un point de feston tout autour; on partage la bande en quatre, et, à ce point de feston, on la coud à plat, à surjet, à l'envers, en la fau-ourlant entre les doigts de la main gauche, 10 centimètres avant la corne du mouchoir, on fronce la bande, puis, quand on repasse ce mouchoir, on la plisse à plis ronds.

Le n° 6 est un riche dessin de Képy, qui se trouve au *Métier parisien*. Il se fait en velours ou en casimir noir et se brode au métier. Mademoiselle Chanson conseille de le broder en points de cordonnet, ou point de tige. Tu achètes du gros cordonnet de soie vert pré, vert pâle, et du cordonnet d'or. La ligne intérieure de ce dessin, tu la couvres du cordonnet vert pâle; au milieu des deux raies de ce dessin, tu suis, en vert foncé, les contours de ce dessin; la ligne extérieure, tu la couvres d'un cordonnet d'or, ainsi que la tige et les tortillons.

Le n° 7 est le fond, qui se brode de même.

Le n° 8 est un semé pour bonnet de mousseline. Au milieu, on fait cinq petits pois, formés de trois points chaque.

Le n° 9 est un dessin chinois pour semer sur un gilet d'homme; ce dessin se brode au passé et au point de cordonnet, couleur sur couleur.

Le n° 10 est une coiffure en velours. Tu achètes 2 mètres 68 centimètres de velours large de 5 centimètres, que tu partages ainsi : 19 boucles longues de 10 centimètres, 2 agrafes de chacune 9 centimètres, et 60 centimètres pour tourner autour du bandeau. Tu as de la toile gommée, noire, tu en tailles une bande large de 2 centimètres, longue de 37 centimètres; au milieu, tu couds une canetille, tu couvres cette bande en tournant autour, en spirale, les 60 centimètres de velours; tu couds sur ce bandeau 10 boucles du côté droit, 9 du côté gauche, et tu recouvres les boucles du haut par les agrafes. Voilà pour toi.

Pour ta mère, sur cette coiffure, tu attaches un rond de tulle de soie noire, garni d'une dentelle noire cousue à plat, de manière que rond et dentelle ne forment que 30 centimètres de diamètre; devant tu arrêtes ce rond, à plat, sur le bandeau de velours, et derrière tu formes à ce rond quatre ou cinq plis, que tu arrêtes par des points.

Le n° 11 est un bonnet qui est encore pour ta mère; il se taille en tulle illusion, blanc ou noir, et se garnit de velours ponceau ou noir, large de un centimètre et demi; il en faut 3 mètres partagés ainsi : 50 centimètres pour le tour du fond — 24 pour la passe — 12 boucles de 6 centimètres pour les joues — 14 boucles de 10 centimètres pour les grappes et deux bouts de 5 centimètres chacun pour former les agrafes qui recouvrent le haut des grappes. Il faut 2 mètres 50 centimètres de blonde de soie haute de 3 centimètres. Ce bonnet se met sous un chapeau, et se garde chez soi.

Le n° 12 est un bonnet qui se fait au crochet pour un enfant nouveau-né.

Le n° 13 est un entre-deux pour broder au plumetis, entre les plis du devant d'une chemise d'homme.

Le n° 14 est la moitié du dos d'un manteau oriental.

Le n° 15 est un des devants.

Ce manteau se réunit étoile contre étoile. La raie, à partir des nombres 53, 30, 26, jusqu'au nombre 21, se trouve détachée pour laisser passer le bras. Ce manteau se taille en velours, en drap, en gros-d'Afrique, et se garnit autour du cou, devant, dans le bas, et à partir des nombres 53, 30, 26, jusqu'au nombre 21, par un riche galon cousu à plat. Ce manteau s'attache sur la poitrine, depuis le chiffre 7 jusqu'au nombre 36, par deux rangs de boutons de soie sous lesquels on a cousu des boucles en lacet de soie pareil aux boutons.

Le n° 16 est la moitié du devant d'un capuchon qui doit se tailler sans couture au milieu du front.

Le n° 17 est la moitié du fond. Le signe qui est au bas de ce fond devrait être à la place de l'étoile. Le signe du haut indique où le fond et le devant doivent se réunir.

Le n° 18 est la moitié du bavolet; des étoiles indiquent où ce bavolet doit se réunir au fond et aux barbes. A partir de la raie pointée qui se trouve au nombre 36, jusqu'à l'autre côté, on fait, au milieu de ce capuchon, deux espèces de coulisses dans lesquelles on passe deux baleines.

Ce capuchon se fait en satin noir, doublé de satin rose; il se ouate et se pique à grands carreaux; au devant, on forme des plis pour le réunir au fond; au bavolet, on forme de chaque côté deux plis pour le réunir au fond et aux barbes.

Quand on pose ce capuchon sur sa tête ou sur son bonnet, on rabat, comme une espèce de revers de 5 centimètres, la doublure sur le dessus, à partir du zéro jusqu'au nombre 36, où ce revers finit en mourant, puis on croise ces barbes sur sa poitrine, où on les arrête avec une épingle.

A ce numéro est jointe une bande de tapisserie. Quand on a fini ce dessin, le point jaune, qui se trouve au milieu de l'angle du bas, on le fait juste au dessus du point bleu qui se trouve former le milieu des cinq points bleus du haut, et l'on continue.

A côté de ce dessin, que l'on peut broder en plein canevas, on peut faire une bande unie, couleur chocolat, noire ou blanche, de même largeur.

J'espère que voilà bien des travaux de toutes sortes et je sais que tu ne t'en plaindras pas... Seulement, tu auras trouvé ta pauvre amie bien ennuyeuse... elle t'en demande pardon, encore que ce ne soit pas de sa faute... Mais vois-tu, ma chère, quand je tiens un mètre, que je mesure, et que j'écris le mot centimètre, mes joues pâlisent, mes yeux rougissent, je deviens stupide, et, vrai, tu ne me reconnaitrais pas.

Adieu! Toute à toi.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

2 JANVIER 1492. — PRISE DE GRENADE.

Les Arabes ne conservaient plus en Espagne que le royaume de Grenade, affaibli déjà par ses divisions intestines; Mohammed et son neveu, Abu-Abdallah, s'en disputaient le trône, et ces querelles sanglantes des Zegris et des Abencerrages avaient fait périr en peu de temps l'élite de la nation. Izabel, reine de Castille, et son époux Ferdinand d'Aragon, profitèrent du malheur de leurs voisins et les attaquèrent avec toutes leurs forces. Malgré leur petit nombre et leur désunion, les guerriers maures se défendirent pendant dix ans, et Ferdinand perdit vingt mille hommes avant

que Mohammed lui livrât la forteresse de Baiza. Maître des défilés de l'Alpujarra, Ferdinand bâtit la ville de Santa-Fé, destinée à tenir Grenade dans un blocus continu. Cette cité magnifique ouvrit enfin ses portes aux chrétiens, le 2 janvier 1492; Izabel et Ferdinand pénétrèrent dans la ville maure, précédés par la croix. Ainsi finit la domination des Arabes, en Espagne, après avoir duré 779 ans. On sait que le dernier roi de Grenade, en quittant sa ville sans retour, s'arrêta sur une colline pour la voir encore une fois et pleura. On appelle ce lieu le *Dernier soupir du Maure*.

MOSAÏQUE.

La haine devient juste quand on ne hayt que l'injustice et les crimes, sans hayr ny les justes ny les criminels.

CHRISTINE, reine de Suède.

Le musicien sait accorder sa lyre, et le sage sait mettre son esprit d'accord avec tous les esprits.

DÉMOPHILE.

Tu as joui du bien, supporte le mal avec courage. Le ciel t'a fait connaître l'une et l'autre fortune, apprends à te soumettre. De la prospérité tu es tombé dans le malheur, ne te défie pas des dieux; du malheur peut-être ils vont t'élever à la prospérité, mais épargne-toi surtout des plaintes vaines, tu trouverais tous les cœurs insensibles à ton infortune.

THÉOGNIS.

RÉBUS.



E



i





